La Shoah à Salonique dans l'œuvre de l'écrivain Georges Ioannou

The Holocaust in Salonika in the Work of the Writer Georges Ioannou

Το Ολοκαύτωμα στη Θεσσαλονίκη στο έργο του συγγραφέα Γιώργου Ιωάννου

Loïc Marcou

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ceb/8535>

DOI : 10.4000/ceb.8535

ISSN : 2261-4184

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

ISBN : 978-2-85831-229-0

ISSN : 0290-7402

Référence électronique

Loïc Marcou, « La Shoah à Salonique dans l'œuvre de l'écrivain Georges Ioannou », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 43 | 2015, mis en ligne le 26 juillet 2017, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/8535> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceb.8535>

Ce document a été généré automatiquement le 6 juillet 2021.

Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

La Shoah à Salonique dans l'œuvre de l'écrivain Georges Ioannou

The Holocaust in Salonika in the Work of the Writer Georges Ioannou

Το Ολοκαύτωμα στη Θεσσαλονίκη στο έργο του συγγραφέα Γιώργου Ιωάννου

Loïc Marcou

La place de la Shoah dans l'œuvre de Georges Ioannou

- 1 Salonique est la ville grecque qui a le plus souffert de la Shoah¹. Longtemps surnommée « la Jérusalem des Balkans² », la capitale historique de la Macédoine grecque a en effet perdu au cours de la Seconde Guerre mondiale la quasi-totalité de ses citoyens juifs³. La ville qui comptait avant-guerre la plus importante des communautés juives de Grèce (principalement des Sépharades chassés d'Espagne et du Portugal à la fin du xv^e siècle ou venus de Livourne au xviii^e siècle, sans compter une minorité d'Ashkénazes ayant fui les pogroms de Russie à la fin du xix^e siècle⁴), était ainsi devenue presque *judenrein* à la fin de l'Occupation.
- 2 Dans l'œuvre de Georges Ioannou (1927-1985), écrivain que l'on a parfois identifié à l'École littéraire de Salonique⁵ et assurément l'un des plus grands prosateurs de la Grèce d'après-guerre, la Shoah occupe une place particulière à défaut d'être centrale. Dans une œuvre aux accents proustiens, consacrée à la remémoration du paradis perdu de l'enfance et à l'évocation de la Salonique d'antan (y compris dans ses aspects les plus quotidiens), la Shoah revient en effet comme une « basse continue ». L'auteur consacre plusieurs textes, tant en vers qu'en prose, à cet événement majeur de l'histoire de la capitale de la Macédoine grecque. L'auteur lui consacre tout d'abord trois poèmes : « Les tournesols des Juifs » (*Héliotropes*⁶, 1954), « La leçon », « En train » (*Mille-Arbres*, 1963) puis plusieurs textes en prose répartis dans plusieurs recueils. Ces textes narratifs se répartissent en deux catégories. On relève des récits fictionnels à substrat autobiographique, dans lesquels le narrateur anonyme tend à se confondre avec l'auteur : « Les sépultures juives » (*Pour une question de fierté*, 1964), « Le lit » (le

Sarcophage, 1971) et des récits ayant valeur de témoignages et que l'auteur présente comme des dépositions : « L'extermination des Juifs » (*Notre sang à nous*, 1978), « En ces jours-là... » (*la Capitale des réfugiés*, 1984). Même si Ioannou ne consacre en tout et pour tout que sept textes⁷ à la destruction de la communauté juive de Salonique, la récurrence de cette thématique ainsi que la multiplicité des écrits qu'il lui consacre (poèmes, récits fictionnels d'inspiration autobiographique, récits-témoignages) nous incitent à dire que la Shoah occupe une place importante dans son œuvre. Elle s'insère en tout cas dans une production littéraire où la trajectoire personnelle de l'auteur se confond avec l'histoire d'une ville naguère cosmopolite et devenue presque entièrement hellénique, une cité où la population juive, autrefois considérable, est désormais réduite à l'état de fantômes.

Georges Ioannou : un témoin de la Shoah à Salonique

- 3 Si la Shoah occupe une place privilégiée dans l'œuvre de Georges Ioannou, c'est précisément parce que l'auteur est hanté par les fantômes du passé. Au cours de son adolescence, Ioannou a été le témoin des premières mesures discriminatoires prises par l'occupant allemand contre les Juifs de Salonique ; il a ensuite assisté à leur persécution à partir de l'envoi en Grèce des officiers nazis Dieter Wisliceny et Aloïs Brunner⁸ (début février 1943⁹) et, enfin, à leur déportation¹⁰ (15 mars–10 août 1943). Après avoir déménagé en Chalcidique puis à Athènes lors de la guerre italo-grecque (28 octobre 1940–avril 1941), sans doute pour échapper aux bombardements aériens¹¹, la famille de l'auteur revient en effet à Salonique au cours de l'année 1941 et emménage dans un immeuble de la rue Justinien, une artère située dans la partie basse de la ville – cette rue sera ensuite enserrée dans l'un des ghettos¹² créés par les autorités d'occupation allemandes pour mettre en œuvre la déportation des Juifs saloniens. Ioannou vit là, dans le vieux quartier juif de Salonique¹³, avec sa sœur, son petit frère et ses parents, des réfugiés originaires de Thrace orientale. Son père, qui travaille à la société grecque des chemins de fer, conduira d'ailleurs plusieurs trains convoyant des Juifs déportés, comme nous l'apprend l'auteur dans ses récits testimoniaux. Dans son immeuble, Ioannou lie connaissance avec deux familles juives résidant au deuxième étage. La perte d'Ino, un jeune Juif déporté avec les siens au printemps 1943, marque beaucoup l'adolescent. Parvenu à l'âge adulte, l'écrivain lui consacre un de ses plus beaux textes : « Le lit ». Dans ce court récit où la fiction littéraire transfigure l'expérience vécue¹⁴, l'auteur évoque les déprédations qui ont lieu dans son immeuble peu après la déportation des Juifs. L'appartement d'Ino/Izos est mis à sac par les résidents et la famille du narrateur prend part au pillage en s'accaparant, après maints attermoissements¹⁵, le lit du jeune garçon. C'est dans ce lit que le narrateur, un double de l'auteur, connaîtra « toutes les joies [...] et les souffrances, le martyre de [sa] jeunesse¹⁶ ». Dans ce texte magnifique, l'objet, un simple lit, se charge d'une dimension symbolique forte. C'est une relique, autrement dit ce qui reste d'un être disparu et il est en cela associé au deuil et à la Shoah, à laquelle il renvoie par métonymie. Mais il symbolise aussi la culpabilité éprouvée par le narrateur qui a non seulement assisté au départ d'Ino/Izos, mais qui a aussi pris part, quoique timidement, au pillage. Toute sa vie durant, le narrateur avouera ne pouvoir se défaire de ce lit, de la même façon que l'auteur ne parviendra pas à chasser ses remords. De manière générale, on peut dire

que « Le lit » est un texte qui exprime la culpabilité ressentie par une partie de la population grecque à l'égard du martyr subi par les Juifs saloniens.

« L'extermination des Juifs », « En ces jours-là... » : deux témoignages poignants sur la Shoah à Salonique

- 4 Dans les pages qui suivent, le lecteur pourra lire deux des sept textes écrits par Ioannou sur son expérience de témoin de la Shoah à Salonique ; ces récits sont des témoignages de première main et non des textes entremêlant, comme « Le lit », fiction et souvenirs personnels.
- 5 Dans « L'extermination des Juifs », l'auteur revient sur la publication en grec d'*In Memoriam*, la première chronique de la Shoah en Grèce. Rappelons que cet ouvrage, écrit par le rabbin Michaël Molho et par l'historien juif Joseph Nehama, fut initialement publié en français en 1948 par la communauté juive de Salonique. Près de trente ans après sa première parution, le livre est traduit en grec¹⁷, ce qui permet à Ioannou de souligner son importance, qu'il juge considérable. Mais l'auteur ne se contente pas de commenter l'ouvrage de Michaël Molho et Joseph Nehama : il ajoute tout ce dont il se souvient, « [lui] que le hasard a fait vivre à l'époque dans un ghetto provisoire ». À ses notes de lecture, Ioannou adjoint en effet son témoignage personnel de la Shoah à Salonique. L'écrivain n'écrit donc pas seulement une chronique du génocide ; il convoque aussi ses souvenirs et rappelle dans quelles circonstances les Juifs de son immeuble ont été déportés. Il évoque, ce faisant, des adieux déchirants avec les locataires du deuxième étage, la famille Sido.
- 6 « En ces jours-là... », le deuxième texte que nous donnons à lire en français et dont le titre comporte une référence au Nouveau Testament¹⁸, est présenté comme une déposition : en février 1983 – soit quarante ans après les faits – l'auteur consigne « ce qu'[il] a vu et observé [lui]-même sur les persécutions des Juifs de Salonique par les Allemands ». L'écrivain évoque les mêmes scènes qu'il a décrites dans « L'extermination des Juifs » et qui, visiblement, sont restées gravées dans sa mémoire. Il raconte ainsi comment un camarade d'école, un jeune Juif nommé Berachias, a été harcelé par des écoliers grecs en raison de son étoile jaune. L'auteur évoque aussi le saccage par la populace des appartements des Juifs saloniens peu après leur départ pour les camps. L'écrivain rapporte enfin comment son père, qui a transporté plusieurs convois de déportés, a été profondément marqué par un pillage perpétré par les nazis en rase campagne et qu'il s'est vu attribuer une partie du butin en sa qualité de conducteur. Mais Ioannou ne se contente pas de redire ce qu'il avait écrit dans « L'extermination des Juifs ». Il ajoute d'autres éléments qui ne figuraient pas dans son premier témoignage : l'occupation par des collaborateurs grecs de logements ou de commerces ayant appartenu à des Juifs ; le retour des rares rescapés des camps et, surtout, la mort de tous les résidents juifs de son immeuble.
- 7 Ioannou a beau affirmer que « [s]a déposition ne sera pas impressionnante » ; il a beau avoir du mal à se départir de certains stéréotypes, notamment lorsqu'il fait allusion à la pingrerie de certains Juifs de Salonique ; il a beau effectuer plusieurs raccourcis, notamment lorsqu'il évoque le « manque de volonté » du grand-rabbin Zvi Koretz dont le rôle a, depuis, été étudié par les historiens¹⁹ avec la rigueur scientifique qui s'impose ; il a beau commettre certaines erreurs²⁰ dues à la distance temporelle et à la fragilité

même du statut de témoin. Un historien pourrait aussi lui reprocher de ne pas assez insister sur le rôle de Max Merten, le responsable de la Kommandantur de Salonique, ou sur celui de Vassilis Simonidis, gouverneur de Macédoine-Thrace et collaborateur zélé de l'occupant allemand. De la même façon, on pourrait reprocher à l'auteur de ne dire ici mot de la destruction du vieux cimetière juif de Salonique (décembre 1942), alors qu'il l'évoque dans d'autres textes²¹. En dépit de ces imprécisions ou omissions, on peut affirmer que Ioannou livre un témoignage précieux et poignant sur la Shoah à Salonique. En convoquant à la fois ses notes de lecture du livre de Michaël Molho et Joseph Nehama et ses souvenirs personnels, l'auteur aborde en effet un certain nombre de points qui seront ensuite dûment analysés par l'historiographie²² : la mise en œuvre de la « Solution finale » dans la Grèce occupée, la spoliation des Juifs, le retour des rares rescapés des camps, la réintégration des collaborateurs dans la société grecque d'après-guerre, etc. Alors que les historiens s'intéressent beaucoup aux témoignages des survivants²³ ou des bourreaux, il nous semblait important de faire entendre la voix d'un « bystander²⁴ » grec, d'un spectateur attentif et bouleversé de la Shoah afin d'apporter un autre regard sur l'extermination des Juifs de Salonique.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie indicative sur l'œuvre de Georges Ioannou

IAKOVIDOU Sophia, 2004, *le Corps de l'œuvre, psyché de l'écrivain, sociopoétique de l'œuvre*, thèse de doctorat, sous la direction du professeur Henri Tonnet, Paris : Inalco.

KROUPIS-KOLONAS Eleftheria, 1994, *Yorgos Ioannou, son œuvre en prose*, thèse de doctorat, sous la direction du professeur Henri Tonnet, Paris : Inalco.

MACKRIDGE Peter, 2008, « Ghiorgos Ioannou nella città dei fantasmi », in Anna ZIMBONE (ed.), *Il verismo fra Sicilia e Grecia: Atti dell'Incontro Internazionale*, Catania 16 dicembre - Mineo 17 Dicembre 2005 (Catania), pp. 11-20.

NAR Albertos, 1986, « L'Espace et le Temps dans l'œuvre de Georges Ioannou », revue *Χρονικά*, n° 85, mars, p. 4-8. (On notera que le n° 85 de la revue *Χρονικά* est intégralement consacré à la place de la Shoah dans l'œuvre de Ioannou).

ORTLIEB Gilles, « Ioánnou Yórgos (1927-1985) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], <http://www.universalis.fr/encyclopedie/yorgos-ioannou/>

TONNET Henri, 2001, « École de Thessalonique, deux grands créateurs : Nikos Gabriel Pentzikis et Georges Ioannou », *Confluences Méditerranée* 3, n° 38, p. 129-139, <http://www.cairn.info/revue-confluences-mediterranee-2001-3-page-129.htm>

Bibliographie indicative sur la Shoah à Salonique

Sur la Shoah à Salonique et en Grèce, la bibliographie est importante. Aussi nous bornons-nous à ne signaler que quelques ouvrages récents.

BENVENISTE Rika, 2014, *Αυτοί που επέζησαν. Αντίσταση, εκτόπιση, επιστροφή. Θεσσαλονικείς Εβραίοι στη δεκαετία του 1940* [Ceux qui ont survécu : résistance, déportation, retour : les Juifs de Salonique dans les années quarante], Athènes : Polis.

MAZOWER Mark, 2012 [1993], *Dans la Grèce d'Hitler : 1941-1944*, Paris : Perrin, « Tempus ». (On se reportera particulièrement aux chapitres 18 et 19 : « Les SS et le système terroriste » et « Les Juifs grecs et la Solution finale », p. 345-404).

MAZOWER Mark, 2005 [2004], *Salonica, City of Ghosts: Christians, Muslims and Jews, 1430-1950*, New-York-Londres-Toronto-Sydney: Harper Perennial. (On se reportera particulièrement aux chapitres 21, 22 et 23 : «Greek and Jews», «Genocide», «Aftermath», pp. 402-461. On lira aussi la conclusion: «The Memory of the Dead», pp. 463-475).

MOLHO Rena, 2015, *Το Ολοκαύτωμα των Ελλήνων Εβραίων: Μελέτες Ιστορίας και Μνήμης* [Le Génocide des Juifs grecs : études d'histoire et de mémoire], Athènes : Patakis.

VARON-VASSARD Odette, 2012, *Η ανάδυση μιας δύσκολης μνήμης, Κείμενα για τη γενοκτονία των Εβραίων* [L'émergence d'une mémoire difficile, textes sur le génocide des Juifs], Athènes : Vivliopolion tis Estias.

ANNEXES

Georges Ioannou, « L'extermination des Juifs »* [«Το ξεκλήρισμα των Εβραίων»], Notre sang à nous [Το δικό μας αίμα] (1978)

Traduit du grec par Loïc Marcou

* Avant d'être intégré dans le recueil de proses *Notre sang à nous* [Το δικό μας αίμα] (1978), ce texte fut publié dans le quotidien *Kathimerini* [Καθημερινή] en 1976.

Je veux parler ici du livre intitulé *In memoriam*²⁵ qui décrit l'extermination des Juifs de Grèce. Il a été publié en 1974²⁶, trente ans après les faits, à Salonique, théâtre du Grand Martyre. Il a été écrit par le rabbin Michaël Molho²⁷ et par l'historien Joseph Nehama²⁸, originaires de Salonique, aujourd'hui décédés. Ce livre a auparavant paru en français, ce qui n'est assurément pas un hasard, en trois volumes qui sont alors passés inaperçus. Les souvenirs étaient encore frais, nous avions nous aussi nos propres ennuis²⁹, nous n'avions pas encore besoin de livres sur la question. Mais ils s'avèrent maintenant fort utiles et la communauté juive de Salonique a eu entièrement raison de faire traduire cette chronique par Georges Zografakis et de l'éditer.

Dans un certain sens, ce document extraordinaire³⁰ peut être considéré comme une histoire de Salonique, cité byzantine du nord de la Grèce, où environ mille Juifs vivent encore aujourd'hui, désormais de manière imperceptible. Ils sont actuellement plus nombreux à Athènes, au moins deux mille cinq cents, alors qu'ils évitaient

systématiquement cette ville avant la guerre. Il est étonnant que mille Juifs soient restés à Salonique après toutes les épreuves qu'ils y ont subies. *In memoriam* raconte tout cela en détail, au jour le jour. J'ajouterai pour ma part tout ce dont je me souviens, moi que le hasard a fait vivre à l'époque dans un ghetto provisoire.

L'ouvrage de Molho et Nehama écrit donc que les Juifs de Salonique appartenaient à des groupes nombreux et variés, qui s'étaient installés là tout au long de l'histoire. Toutefois, dans la vie quotidienne, une telle distinction n'existait pas ; c'étaient tous des « Juifs ». Maintenant, rétrospectivement, on ne peut manquer de manifester une certaine curiosité à l'égard de ces premiers Juifs de l'Antiquité, connus pour leurs malheurs relatés dans les *Actes des Apôtres*³¹. Que restait-il donc d'eux, de leur langue et de leur race ? Étaient-ce les Juifs aux cheveux bruns, au nez aquilin, dont les Allemands exécraient la physionomie ou les autres, ceux aux cheveux roux, dont le visage et le corps aussi, sans doute, étaient parsemés de taches de rousseur ? Mais peut-être les Juifs aux cheveux roux étaient-ils ceux d'Europe centrale qui, comme on rapporte, avaient commencé à arriver à Salonique depuis le Moyen Âge, chaque fois que des pogroms éclataient — de manière moins systématique et cruelle, cependant, que ceux auxquels nous avons assisté récemment. Mais l'élément juif de Salonique n'aurait rien eu de particulier ni de remarquable, si de nombreux Juifs d'Espagne et du Portugal n'y avaient afflué par vagues successives : en 1492, 1536 et 1650. Ce peuple différent, pétulant et allègre, finit par marquer de son empreinte — avec sa langue, le dialecte castillan, et avec ses coutumes — tous les autres Juifs de la ville, installés là depuis des temps anciens ou plus récents. Les Juifs eux-mêmes dénommaient les Juifs d'Espagne les « Sépharades » alors qu'ils appelaient les Juifs d'Europe centrale les « Ashkénazes ». À l'exception de quelques Juifs italiens, venus de Livourne au XVIII^e siècle³² pour faire fortune dans le commerce, tous les autres Juifs mentionnés plus haut se retrouvèrent à Salonique, totalement terrorisés, à la suite de violents pogroms. Et, de fait, ils avaient réellement une lueur de peur dans le regard et dans les manières, ainsi qu'un sens aigu de la diplomatie dans les propos et dans la voix. Ils n'échappèrent pas finalement en tant que race, quoique des siècles plus tard, à ce qu'ils présentaient au plus profond d'eux-mêmes.

Suivant en cela la tactique des Byzantins, les Turcs les traitèrent fort bien : ils les rassemblèrent et les protégèrent. Dans le fond, ces orientaux indolents et tout-puissants devaient bien s'amuser en voyant ces êtres pleins de vie, obséquieux et très intelligents surgir sans crier gare devant eux. Ils ne perdirent pas une seule occasion de faire tout ce que voulait le Sultan alors que, dans le même temps, nous, les Grecs, étions traités par lui comme ses esclaves. Cependant, le fait que les Juifs fussent bien traités depuis longtemps ou plus récemment par les Ottomans ne peut en aucun cas nous empêcher de parler avec une profonde compassion des maux qu'ils subirent et dont nous fûmes en partie les témoins.

Beaucoup de Juifs, en particulier les plus âgés, ne connaissaient pas du tout le grec. Jamais ils ne pensaient que Salonique pût être rattachée à la Grèce³³. Mais, même parmi les plus jeunes, ceux qui parlaient le grec traînaient tellement la voix et avaient une syntaxe si improbable qu'on les reconnaissait immédiatement. Les nombreuses plaisanteries qui circulaient en ville tournaient généralement autour de la manière dont les Juifs évitaient certaines tracasseries avec cette voix traînante et cette syntaxe improbable. C'est leur accent et surtout le fait qu'ils fussent circoncis qui expliquent que nombre d'entre eux périrent, lorsqu'ils furent persécutés par les Allemands.

Nous n'avons pas souvenir de les avoir jamais vus faire la fête, du moins selon nos manières. Il semble pourtant que dans les lieux de divertissements chics, loin des yeux de la plèbe envieuse, les plus riches faisaient sacrément la noce. Il arriva même qu'un Juif très riche jette à la mer le piano de l'hôtel Méditerranée. Dans les foyers des Juifs des classes moyennes et des pauvres – qui constituaient la majorité d'entre eux – il régnait cependant une grande tranquillité et, le soir, leurs appartements étaient très tôt plongés dans l'obscurité car ils ne se couchaient pas tard. De temps à autre, une dispute éclatait en castillan mais elle ne durait guère – une dispute juive, comme on disait – et le silence ne tardait pas à tomber de nouveau. Mais, dans la journée, ils étaient pleins de vie et ils remplissaient le marché central de leurs voix. Leur clameur avait une musicalité et un charme particuliers. « Ça vient de Drama³⁴ ; c'est quelqu'un qui ne payait pas », chantaient-ils souvent autour de leur charrette remplie de vieux rogatons.

Le samedi, les vieux ne faisaient rien, absolument aucun travail. Ils allaient bien sûr à la synagogue ; ils ouvraient ensuite chez eux un livre sacré, un rouleau de la Torah ou du Talmud, et ils passaient leur jour chômé en respectant les observances. C'est à contrecœur que les plus jeunes se rendaient dans leur magasin ou qu'ils vquaient à leurs affaires. Pendant la domination ottomane, les Juifs avaient obtenu que la journée de shabbat fût chômée mais les nouveaux maîtres de la Grèce n'étaient pas aussi tolérants en la matière. Le jour de shabbat, les vieilles se mettaient sur leur trente-et-un et se tenaient à leurs fenêtres ou sur le seuil de leur porte. Jamais on n'entendit des Juives colporter des ragots à des Grecques mais cela tient peut-être au fait qu'elles ne se fréquentaient pas. Les femmes juives portaient des robes en satin bleu avec des gilets ornés d'une fine fourrure blonde. Si je ne m'abuse, elles portaient sur la tête un fichu en dentelle bleue ou sombre. À la nuit tombante, nous les enfants, nous faisons un tour dans le quartier juif. Nous savions qu'ils nous appelleraient dans de nombreux foyers pour avoir recours à nous. Leur religion leur interdisait d'exercer tout travail que ce fût le samedi. Ainsi, il leur était interdit d'allumer la lampe à pétrole et même le poêle à chauffer s'il venait à faire froid. Ils nous appelaient pour qu'on commette le péché à leur place. Beaucoup d'histoires drôles tournaient autour de cette habitude qu'ils avaient et on connaît le proverbe au sens ambigu : « Le Juif a trouvé une monture à cavalier mais il se trouve que c'était Shabbat ». Leurs maisons totalement fermées – je parle évidemment de celles des Juifs des classes moyennes et pauvres – empestaient, non seulement à cause de la saleté mais aussi en raison de l'huile de sésame qu'ils utilisaient tout le temps et qui imprégnait leurs habitations. En passant devant, on pouvait deviner à l'odeur si telle maison ou tel appartement appartenait ou non à un Juif. C'est pourquoi, d'ailleurs, il y avait à l'époque, même en pleine ville, autant de moulins à sésame, autrement dit de grands râteliers sombres attachés à des meules actionnées par des chevaux de petite taille ou bien par des ânes et d'où coulaient, en léchant les meules, l'huile et la bouillie de sésame. Là, au milieu des sacs remplis de graines de sésame et des balles d'herbes sèches, l'odeur était délicieuse – c'était peut-être seulement l'huile de sésame frite qui empestait ainsi. Mais quand nous rentrions chez eux pour allumer la lumière ou le poêle à chauffer, ils considéraient de leur devoir de nous offrir quelque chose. Nous gardions bien sûr l'argent qu'ils nous donnaient mais nous jetions aussitôt les aliments. Nous ne voulions même pas prendre dans les mains les aliments azymes, notamment la fameuse *maşşa* : nous n'étions pas seulement dégoûtés ; nous étions aussi apeurés. C'est qu'on nous avait endoctrinés et que les histoires parlant d'enfants chrétiens placés de force par des rabbins dans des tonneaux

remplis de clous en vue de leur prendre leur sang avec lequel les Juifs pétrissaient ensuite la *maṣṣa* n'étaient pas l'unique privilège de l'Europe antisémite³⁵. À la seule différence que le peuple grec, au-delà de ces superstitions et de ces accusations anodines, ne passait jamais à l'acte.

Ils étaient pourtant très pingres, les malheureux. D'ailleurs, la plupart d'entre eux étaient fort pauvres. La populace juive ramassait, pour presque rien, tous les aliments avariés et malpropres qui jonchaient le marché mais non la viande, que le rabbin devait d'abord examiner. Bien sûr, leurs grandes familles avaient accumulé d'immenses fortunes mais nous ne voyions jamais ces gens-là. C'étaient seulement des noms inscrits sur de grands panneaux et qui provoquaient l'admiration. D'ailleurs, ils étaient toujours en voyage, non à Athènes, qu'ils snobaient terriblement, bien sûr, mais en Europe, surtout à Paris, où s'était implantée une puissante communauté de Juifs de Salonique et dont faisait partie le célèbre compositeur Darius Milhaud³⁶. Ils allaient en Europe en prenant l'Orient-Express, dont ils étaient considérés comme faisant partie des meilleurs clients.

Les Juifs de Salonique travaillaient non seulement dans le commerce mais aussi dans les divers petits métiers manuels que les Grecs ne condescendaient pas à faire. La plupart des portefaix du port et de la halle centrale étaient juifs. Ils étaient bien sûr recrutés par leurs coreligionnaires, leurs chefs, qui détenaient ces postes depuis l'Empire ottoman, époque à laquelle ils organisaient différents boycottages sur des bateaux de la Grèce libérée. Les après-midi d'été, on voyait un grand nombre de porteurs juifs assis sur les trottoirs, à l'ombre, devant les magasins de tabac ou devant la halle aux légumes, en train de manger des pastèques et des melons trop mûrs, dont ils raffolaient, puis s'allonger sur les marchandises qu'ils transportaient pour faire un somme. Ces portefaix étaient des hommes robustes tandis que ceux qui faisaient du commerce étaient des gringalets. Et si j'insiste en parlant de ces petites gens, ce n'est pas pour dire qu'il n'y avait pas des hommes cultivés ou des savants parmi les Juifs de Salonique mais parce que je veux montrer le plus clairement possible que ceux que les Allemands exterminèrent de manière aussi systématique n'étaient, à une écrasante majorité, ni des magnats, ni des banquiers, ni des notables, mais de pauvres hères, au moins autant que nous.

Les Juifs habitaient presque tous dans la partie basse de la ville et plutôt vers l'ouest. Cela s'explique par le fait que, dans la partie haute, où se trouvaient les quartiers les plus sains, résidaient les Turcs tandis que les Grecs vivaient dans la partie basse, à l'est. Les Juifs de Salonique continuèrent à éviter la partie haute, même après le départ des Ottomans, mais pour des raisons liées désormais au commerce et à la tradition. La Salonique actuelle comporte de nombreuses traces de la présence juive : des quartiers entiers, d'innombrables magasins. Pourtant, peu de Grecs le savent ou s'en souviennent. Je passe parfois par le « vieux quartier juif », autour de l'église Notre-Dame des Chaudronniers, d'où j'ai été le témoin de leur tragédie. Je me souviens de leurs commerces, surtout des magasins de meubles. Je me souviens de qui les avaient et de qui les ont pris, et je les vois encore – ils sont vieux, bien sûr, maintenant, ou alors ce sont leurs enfants qui les ont repris. On dit que l'immense partie de la ville qui a brûlé lors du mystérieux incendie³⁷ de 1917 était très belle, comme Séville, Tolède et Cordoue. Là, dans les rues couvertes et humides, dans les venelles tortueuses où le soleil ne fait jamais son apparition, dans les mesures serrées les unes contre les autres, les Juifs se trouvaient chez eux, dans la patrie chère à leur cœur et, quand toute cette partie de la

ville fut réduite en cendres, ils perdirent le monde où ils avaient toujours vécu. Un certain nombre d'entre eux prirent alors leurs affaires et partirent pour l'Europe. Bien sûr, ce n'est pas seulement l'incendie de 1917 qui les avait ébranlés. Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment-là, au lieu de croître, la communauté juive commença à décliner. Elle qui comptait 80 000 et même 90 000 âmes au début du siècle n'en dénombrait qu'environ 50 000 au début de l'Occupation allemande. Alors que les Ottomans avaient été accommodants à leur égard, le peuple grec ne se montra pas particulièrement tolérant envers eux, sans aller cependant jusqu'à les persécuter. Ce furent les réfugiés³⁸, notamment, qui les firent se sentir de trop de même que, dans les maisons pauvres, les nouveau-nés rendent les vieillards superflus.

Les Allemands transplantèrent soudain les forces obscurantistes et les aberrations de l'Europe gothique dans l'atmosphère, quasi idyllique pour nous aujourd'hui, de cette ville balkanique poussiéreuse et oublieuse du danger. La question juive faisait tellement partie de la mentalité germanique depuis des siècles qu'ils devaient être complètement familiarisés et accoutumés à leur haine. Quant à nous, nous étions si naïfs que nous fûmes totalement pris au dépourvu par les inscriptions écrites en grosses lettres sur les affiches qui apparurent, dès le début de l'Occupation, sur les devantures des meilleurs magasins chrétiens de la ville et qui disaient : « Les Juifs sont indésirables ». Mais, comme l'histoire devait le montrer, tout cela n'était rien en comparaison de ce qui allait s'ensuivre.

Nous n'apprîmes ensuite rien de plus sur les mesures de rétorsion prises à l'encontre des Juifs. Nous aussi, nous avions nos ennuis et nous tombions de Charybde en Scylla en découvrant ce que signifie la servitude. Du reste, les Juifs ne nous confiaient jamais leurs secrets — ils ne l'avaient pas fait, même avant la guerre. Ils persistèrent *a fortiori* dans cette attitude en nous considérant un peu nous aussi comme des « Aryens ». Ils nous saluaient, tête basse, dans l'escalier, en s'empressant de rentrer chez eux. Le livre *In memoriam* nous en apprend beaucoup sur cette époque. Chaque jour qui passait, les Juifs recevaient de nouveaux coups sur la tête et ils avaient peur. C'est pourquoi ils étaient si amers. Mais on a beau être tout-puissant, il n'est pas facile de rassembler soudain un peuple de cinquante mille personnes et de le déporter en vue de l'exterminer. Une telle chose nécessite qu'on exerce des pressions systématiques, un chantage permanent et, sur ce point, on peut dire que les Allemands se sont révélés très forts.

Les Allemands sont entrés dans Salonique le 9 avril 1941. Dès les premiers jours de l'Occupation, les journaux juifs en français *le Progrès* et *l'Indépendant* cessèrent de paraître, de même que le *Messagero* en judéo-espagnol³⁹. On ne prêta pas d'attention particulière à cette mesure car les journaux grecs *la Macédoine*, *la Lumière* et *la Nouvelle Vérité* cessèrent aussi de paraître. Toutes ces publications furent remplacées par *la Nouvelle Europe*⁴⁰, une insupportable feuille de propagande hitlérienne, fort heureusement de deux pages seulement. L'occupant se mit ensuite à réquisitionner des appartements, pas uniquement ceux des Juifs bien entendu. À la seule différence qu'en cas de réquisition, les Juifs devaient tout abandonner derrière eux.

Le samedi 18 juillet 1942⁴¹, à huit heures du matin, tous les hommes juifs âgés de 18 à 45 ans furent rassemblés, sous la menace des mitraillettes, place de la Liberté. Sans aucune explication, ces hommes durent rester debout en plein soleil, sans chapeau, sans avoir le droit de boire, jusqu'à deux heures de l'après-midi. Tous ceux qui osaient

s'asseoir recevaient une grêle de coups. Les jours suivants, lorsqu'ils furent de nouveau rassemblés, il s'avéra que les Allemands voulaient les mobiliser aux travaux forcés mais, le premier jour, ils les humilièrent sans leur donner la moindre explication. Cette histoire fit le tour de la ville. Des milliers de Juifs furent envoyés aux travaux forcés⁴² et un grand nombre d'entre eux n'en revint pas. La plupart furent cependant exemptés, la communauté israélite ayant collecté une somme d'argent astronomique. À cette époque, celui qui décidait de la vie et du sort des Juifs était le « docteur » Maximilien Merten⁴³, conseiller militaire. Il eut l'audace de revenir en Grèce après la guerre et faillit provoquer la chute du gouvernement grec en dévoilant les contacts secrets qu'il avait avec certains de ses membres.

Très tôt, les Allemands avaient mis sur pied une administration fantoche au sein de la communauté israélite de Salonique. Finalement, à la fin de l'année 1942, ils facilitèrent la nomination, à la présidence de la Communauté, du grand-rabbin Zvi Koretz⁴⁴ qui était connu pour sa culture mais aussi pour son manque de volonté, comme nous l'apprend du moins *In memoriam*.

En 1943, après avoir concentré les Juifs dans des ghettos, les Allemands organisèrent ensuite à l'*Astoria*, un grand café de la rue Tsimiskis, une exposition intitulée ironiquement : « Le Paradis soviétique ». L'école nous y emmena. L'exposition ne contenait évidemment rien d'autre que des photos, ou plutôt des peintures de mauvais goût, avec des hydres de Lerne, des pieuvres aux tentacules innombrables, des serpents et autres monstres connus symbolisant le communisme, la juiverie et la franc-maçonnerie. Je me souviens aussi que des déclarations de professeurs de l'université et d'un métropolite étaient inscrites sur les murs. Ces déclarations laissaient entendre que, malgré les difficultés auxquelles nous étions confrontés, le paradis hitlérien dans lequel nous vivions désormais était mille fois préférable au paradis soviétique. Dans un coin, derrière un paravent, se trouvait un fauteuil dont le dessus en velours rouge était élimé. Un individu à la saleté repoussante, qui n'était autre qu'un délateur de chez nous, nous dit en souriant avec ses dents en or : « N'ayez pas peur, asseyez-vous : c'est le fauteuil de Koretz. » Et nous, nous nous asseyions à tour de rôle en pensant que nous allions ressentir quelque chose de particulier.

1943 est l'*annus horribilis*. Le samedi 6 février, à la tête d'une commission de cinq membres des SD, Dieter Wisliceny⁴⁵ sévit à Salonique. « De véritables monstres », écrivent les auteurs d'*In memoriam*. Ce sont ces hommes qui, avec le « docteur » Merten, vont organiser la déportation des Juifs en vue de les exterminer.

Lors d'une réunion, ils décident de faire appliquer sans plus attendre les lois de Nuremberg : les Juifs devront porter l'étoile de David et placer des signes distinctifs sur les devantures de leurs magasins ainsi que sur la porte d'entrée de leurs habitations. Des ghettos seront créés, autrement dit des quartiers habités exclusivement par des Juifs.

Les Allemands les forcent tout d'abord à porter l'étoile jaune et les autorisent à se déplacer librement en ville mais avec l'étoile. Ils leur disent : « Si nous vous arrêtons et que vous ne portez pas d'étoile, vous serez fusillés. » Et les Juifs, obéissants, se déplacent avec leur étoile : une grande étoile jaune en feutre, visible de loin⁴⁶. C'est alors que nous prîmes conscience du nombre exact de Juifs. Mais pour les innombrables soldats allemands que leurs fonctions ne mêlaient pas à tout cela, ce spectacle devait aussi constituer une découverte stupéfiante ! Pour ne pas rater leurs cours, certains

camarades de classe vinrent aussi à l'école avec leur étoile. Rétrospectivement, nous considérons que ce spectacle était effrayant à voir mais à l'époque, nous n'hésitions pas à embêter nos camarades – que voulez-vous, nous étions des enfants... Je me souviens même d'une histoire particulière : un élève était venu à l'école avec son étoile, tout penaud. Nous l'abordâmes à la fois avec indifférence et curiosité, sans plus. Mais d'autres firent une croix en papier et la lui collèrent dans le dos avec la résine qui coulait de l'écorce des pins de la cour. Et ce garçon, qui s'appelait Berachias et qui avait sûrement dû entendre chez lui les malheurs épouvantables qui pouvaient lui arriver s'il résistait à ces mesures par la violence, adoptait une attitude résignée. Avec sa grande taille et son air ingrat, il allait, tel un mouton, avec son étoile sur la poitrine et sa croix dans le dos.

Les Allemands placardèrent ensuite des affiches sur les magasins et les maisons des Juifs. Ils collèrent des feuilles sur leurs portes où il était écrit en allemand que telle maison était juive et qu'elle était habitée par un Juif.

Enfin, ils créèrent des ghettos provisoires. Les Juifs devaient déménager à la hâte et vivre entassés dans certains quartiers uniquement. Grâce aux bons soins de la communauté, les nouveaux-venus furent placés dans des appartements réquisitionnés une fois encore à des Juifs. Ceux-ci vivaient désormais les uns sur les autres.

Les Allemands passèrent alors à l'étape suivante. Ils leur dirent : « Vous ne pourrez pas sortir du ghetto⁴⁷. Vous ne pourrez vous déplacer qu'à l'intérieur de celui-ci ». Cela voulait dire que les Juifs ne pouvaient plus travailler ni se rendre dans leurs magasins si ceux-ci se trouvaient hors des limites du ghetto. C'est ainsi qu'on ne vit plus d'étoiles jaunes en ville. De temps à autre, on apercevait bien un Juif accompagné d'un jeune homme portant un brassard, jaune bien sûr. Ce jeune homme était juif, lui aussi. Il appartenait à une milice qui avait été créée par des jeunes gens espérant échapper aux persécutions en collaborant avec l'occupant. Des gendarmes grecs furent placés en faction aux frontières du ghetto. Les contrôles se faisaient de manière détendue mais les Juifs n'osaient plus sortir. On les menaçait d'une exécution immédiate, eux et leur famille, s'ils osaient quitter l'enceinte du ghetto. L'un retenait l'autre de partir. Nous, nous entrions et nous sortions comme bon nous semblait, sans que quiconque ne nous dît quoi que ce fût. Je ne pense pas que nos origines « aryennes » fussent particulièrement visibles. Je me souviens seulement d'un vendeur de journaux qui, au crépuscule, arpentait les quartiers chrétiens. Les journaux qu'il tenait sous le bras cachaient son étoile mais quand il se baissait pour remettre l'*Apoyevmatini*⁴⁸ à un passant, on la voyait fort bien.

Les tout derniers jours, les Allemands interdirent même aux Juifs de sortir de chez eux. Peut-être ceux-ci acceptèrent-ils cette mesure car ils y voyaient une certaine logique. On les trouvait facilement et les Allemands, avec leur esprit systématique, voulait faire du bon travail et ne pas se laisser aller à commettre quelque négligence. Ils voulaient tous les embarquer, et en famille. C'est ce qu'indiquaient les avis placardés sur les portes. Enfin, un bon matin, ils finirent par les rafler. Mais jusqu'à la dernière minute, les Juifs étaient persuadés qu'on les emmènerait à Cracovie pour qu'ils s'y installent tous ensemble et pour qu'ils y commencent une nouvelle vie.

In memoriam indique qu'à ce moment-là, plusieurs d'entre eux s'enfuirent à Athènes, où les Italiens protégeaient presque ouvertement les Juifs. Certains trouvèrent aussi refuge chez des chrétiens qui les cachèrent. 10 familles, soit 72 personnes au total,

furent ainsi cachées et d'autres furent également sauvées. Il s'agit là d'un nombre infime mais qui n'est pas dû à la mauvaise volonté des Grecs. Le consul d'Italie à Salonique apporta une aide poignante en distribuant de fausses pièces d'identité et de faux passeports italiens à des Juifs. Évidemment, il va sans dire que la furie des Allemands pouvait aussi retomber sur les Italiens. Plusieurs jeunes Juifs parvinrent à prendre le maquis et eurent la vie sauve. Dans les montagnes, la résistance n'était pas encore organisée. De surcroît, Salonique n'est pas entourée par de grandes chaînes de montagnes ; il faut traverser de grandes plaines pour les rejoindre. Dans la plaine, on se fait facilement prendre. Le gouvernement collaborationniste de Ioannis Rallis⁴⁹ fit un tout petit pas en faveur des Juifs : Rallis trouva un prétexte pour venir à Salonique et rencontra le métropolite Gennadios⁵⁰ ainsi que les représentants de la communauté juive. À Athènes, l'archevêque Damaskinos⁵¹ et de nombreuses personnalités agirent de manière bien plus courageuse. Cela ne suffit pas du tout à sauver les Juifs de Salonique mais cela contribua, semble-t-il, à atténuer quelque peu la portée des persécutions contre les Juifs athéniens dont la plupart furent sauvés, malgré l'armistice conclu par l'Italie⁵².

Le peuple de Salonique ne pouvait pas prendre des décisions aussi courageuses qu'à Athènes ; il aurait assurément encouru de graves dangers. Le pouvoir est toujours plus fortement exercé à Salonique car la ville et sa région revêtent une importance pour toute l'Europe et la cité est très strictement gardée. Et à Salonique, le peuple a de tout temps été plus faible.

Entre-temps, on prépare fiévreusement le camp Baron-Hirsch, dans un quartier pauvre, près de l'ancienne gare. On place des sentinelles dans des miradors avec mitraillettes et projecteurs et on enclot le camp avec des barbelés.

Désormais, les Allemands disent ouvertement aux Juifs qu'ils vont les déplacer à Cracovie. Pour les convaincre, ils vont même jusqu'à leur faire échanger leur argent grec contre des bons, soi-disant convertibles en zlotys. Chaque famille a droit à 600 zlotys. Le taux de change est de 1 000 drachmes contre 33 zlotys. Les Juifs préparent des vêtements chauds et solides pour affronter les rigueurs de l'hiver polonais. Le grand chagrin de Madame Sido, une dame vivant dans notre immeuble, était que les Juifs de Cracovie parlaient une autre langue et que les Juifs saloniciens et polonais ne pourraient pas se comprendre.

En outre, de jeunes Juifs se marient les uns après les autres. 100 mariages par jour « sans dot », notent les auteurs d'*In Memoriam*. On a encore l'impression d'entendre ici et là des chants, des rires et des applaudissements dans le silence de la nuit du ghetto. Et l'on peut tenir pour certain que les Juifs respectaient leurs usages en matière de fécondité et de longévité.

Mais, le matin du 15 mars 1943, les Allemands raflent les 3 000 premiers Juifs ; ils les entassent dans un immense train de marchandises comptant plus de quarante wagons et ils les déportent. Les premiers Juifs déportés viennent d'un quartier pauvre : Ayia Paraskevi⁵³. À compter de ce jour, le même schéma se reproduit fort souvent. À l'aube, les quartiers sont bouclés ; les Juifs sont rassemblés sur le trottoir avec leur baluchon sur le dos ; les colonnes se dirigent, à pied bien sûr, vers le camp du quartier Baron-Hirsch⁵⁴ qui n'a de noble que le nom. Là, les Allemands ne se contentent pas de parquer les Juifs jusqu'à ce qu'ils s'apprêtent à partir. Ils les humilient systématiquement ; ils les spolient ; ils les passent à tabac ; ils les piétinent et en tuent

certains. Ils autorisent des bandes de traîtres, des Juifs et des « ordures » d'autres peuples, à les violer, à se livrer sur eux à des orgies, à les avilir et, en général, ils leur font bien comprendre qu'ils ne les emmènent pas du tout à Cracovie, qu'il n'existe pas de pays pour les accueillir mais qu'ils sont conduits à l'anéantissement, c'est-à-dire à la « Solution finale », comme ils disent. Cela devait être effroyable et inimaginable. Du camp, de nombreux Juifs devaient encore voir leurs maisons, c'est-à-dire tout leur passé, qui n'avait peut-être pas été aussi rose que cela mais qui était du pain bénit en comparaison de ce qui les attendait.

C'est au mois d'avril que notre quartier fut bouclé et le mois de mars se passa dans l'angoisse de l'attente. Toutes les nuits, les anciens étaient assis autour de la table du salon et psalmodiaient à voix basse. Un beau matin, des hurlements se mirent à retentir de plusieurs haut-parleurs provenant d'une voiture noire diffusant des slogans de propagande. Nous détestions cette voiture car elle apparaissait toujours en de telles circonstances. Les haut-parleurs hurlaient effroyablement : « Tous les Juifs doivent se présenter devant leur porte et se préparer au départ ! » Nous dévalâmes l'escalier jusqu'au deuxième étage. Les Juifs se préparaient dans une panique indescriptible. Ils trouvèrent pourtant le courage, à ce moment-là, de faire bouillir un œuf et de le donner à manger à leur petit garçon âgé de trois ou quatre ans. Ils avaient dû le planifier. Après quoi, on s'enlaça, on s'embrassa, on se jura une amitié éternelle et on pleura. En bas, le haut-parleur poussait des vociférations et proférait des menaces pour accélérer le moment du départ. En partant, les Juifs de notre immeuble ne fermèrent pas les portes de leurs appartements mais les laissèrent grandes ouvertes. Ça aussi, l'occupant devait l'avoir prévu. Et de fait, je ne saurais décrire les scènes de pillage et de déprédations qui suivirent le départ des Juifs. D'où sortirent, d'où surgirent ces bandes de gitans, ces cohortes de voyous enragés ? Ni les cris rauques ni les salves des rares sentinelles allemandes qui considéraient les affaires restant dans les appartements des Juifs comme leurs biens personnels ne les arrêtaient. Ils arrachèrent même les portes et les volets de la lucarne de la cage d'escalier.

Sur la dizaine de Juifs résidant dans notre immeuble, aucun ne revint. Mais très peu de Juifs de notre quartier revinrent aussi des camps : ce furent surtout les plus jeunes et les plus solides qui rentrèrent. Deux frères qui faisaient de la lutte et qui tenaient un atelier de torréfaction au rez-de-chaussée de notre immeuble revinrent des camps de la mort, mais pas leur père, le vieil Azouz. En face de chez nous, au troisième étage, vivait un couple de jeunes mariés dont la femme venait d'accoucher. Dans l'attente du grand malheur, ils avaient accroché une corde reliant leur balcon au velum protégeant le magasin de meubles du rez-de-chaussée. Lorsque le marchand de meubles observait quelque chose d'inhabituel, il tirait discrètement sur la corde à laquelle une cloche devait être accrochée. Inutile de dire que toute cette manœuvre se révéla vaine. Son nouveau-né dans les bras, la jeune maman rejoignit les autres Juifs dans la colonne et but le calice jusqu'à la lie. C'est ce qui arriva aussi aux personnes du troisième et du quatrième âge, aux malades et aux impotents, aux paralytiques et aux individus à l'article de la mort. Ils furent transportés jusqu'à l'épuisement total de leurs forces. Tout au plus l'occupant autorisait-il leurs proches à les déplacer en brancard à la fin de la colonne, qui était gardée par des soldats armés jusqu'aux dents. Deux ou trois jours plus tard, après que les Juifs de notre quartier eurent été raflés et que d'innombrables colonnes furent passées par la via Egnatia, en me promenant un après-midi sur la place du ministère de Macédoine-Thrace, je vis de près une nouvelle colonne humaine qui se

dirigeait vers la gare, sous la menace des armes. Je ne sais pourquoi mais ce spectacle m'attrista plus que tous les autres. À cette heure-là, le soleil couchant projetait un rouge sombre sur l'ensemble de ce cortège silencieux et pressé, qui ressemblait beaucoup à un cortège funéraire ayant pris du retard et qui veut à tout prix que l'enterrement ait lieu avant la tombée de la nuit.

Malheur aux femmes qui seront enceintes, et à celles qui allaiteront en ces jours-là ! Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver, ni en un jour de Shabbat. Car il y aura une grande affliction, telle que, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, il n'y en a point eu et qu'il n'y en aura jamais de semblable⁵⁵.

Quelques jours plus tard, tard dans la nuit, nous entendîmes quelqu'un sangloter dans la cuisine. Mon père était rentré de voyage. Nous pensions qu'il avait disparu ; nous ne savions même pas où il était ; il n'y avait pas de frontières à l'époque dans les Balkans et si l'on ne pouvait trouver un autre agent de la société grecque des chemins de fer, les conducteurs de trains faisaient la route jusqu'à Belgrade. Mon père était couvert de suie et exténué mais surtout triste. Il demanda à voir mon petit frère, âgé alors de trois ou quatre ans. Nous le réveillâmes et le conduisîmes dans la cuisine. Un beau jour, on avait demandé à mon père de conduire jusqu'en Serbie un train transportant des Juifs et il avait vu des choses effroyables. Certains Juifs étaient morts en route. Les Allemands arrêtaient le train en rase campagne : ils avaient un plan. Les Juifs criaient dans les wagons et donnaient des coups de pied contre les parois de bois. Entassés qu'ils étaient, ils ne pouvaient respirer et, de surcroît, ils n'avaient pas d'eau. Le pistolet à la main, les Allemands commencèrent à ouvrir les wagons, non pour soulager les Juifs mais pour voler les bijoux qu'ils avaient cachés, leurs montres et leurs livres d'or. On entendait des cris perçants. Un garçonnet qui était mort en route fut extrait d'un wagon. Les Allemands le déposèrent, sans l'enterrer bien sûr, dans le sillon, près des rails. Selon mon père, ce petit garçon ressemblait à mon frère. Les soldats allemands ressortaient des wagons, les mains couvertes de montres et de bijoux. Alors que mon père se trouvait sous la locomotive pour inspecter le moteur, ils lui jetèrent une poignée de montres, lui qui était *lokführer*, conducteur de train. Ces montres étaient sans valeur ; aucun de nous n'en porta jamais au poignet, alors même que nous n'en avions pas chez nous, alors. Je crois en avoir encore une de solide à la maison.

In memoriam rapporte encore qu'il y eut au total dix-neuf convois de Juifs en provenance de Grèce du nord. Selon les statistiques de la société grecque des chemins de fer, 42 830 personnes furent déportées, rien que de Salonique. Si l'on prend en considération les Juifs des bourgades de Macédoine et de Thrace – les Bulgares les remirent aux autorités d'occupation allemandes –, il faut ajouter le chiffre de 3 000 déportés supplémentaires. La majorité d'entre eux furent précipités dans le Danube avec les wagons et le problème fut résolu. Les Juifs de Salonique finirent principalement dans les chambres à gaz et les fours crématoires de Birkenau. Qui sait où se trouve ce Birkenau...

In memoriam raconte d'autres tragédies semblables, d'autres actes d'enlèvements sauvages perpétrés sur des Juifs dans l'ensemble du territoire grec. Ces histoires ne diffèrent pas fondamentalement de celles que j'ai racontées. Même l'horreur absolue perd beaucoup de son intérêt lorsqu'on ne cesse de la raconter, surtout pour les personnes qui n'ont pas connu les faits ou qui n'en ont pas été les témoins.

Georges Ioannou, « En ces jours-là... » [«Εν ταις ημέραις εκείναις...»], la Capitale des réfugiés [Η Πρωτεύουσα των προσφύγων], Athènes (1984)

Traduit du grec par Loïc Marcou

Je veillerai à faire en sorte que ma déposition sur les persécutions et l'extermination des Juifs de Salonique pendant l'Occupation allemande soit brute – brute et dépouillée – sans me livrer à des développements historiques ou littéraires et sans m'appuyer sur des rumeurs douteuses. Tout cela par respect pour le terrible martyr subi par les Juifs, qui ne peut inspirer que le deuil et le plus grand respect.

D'ailleurs, je n'ai pas grand-chose à dire sur le sujet et ma déposition ne sera pas particulièrement impressionnante car je n'étais alors qu'un enfant – un adolescent pauvre et renfermé – avec ses peines et ses problèmes qui, déjà, le maintenaient à l'écart des autres. Mais les Juifs de Salonique étaient si nombreux et si mêlés à notre vie que, même si on vivait replié sur soi, on ne pouvait pas ne pas remarquer le malheur les ayant frappés.

Cependant, les Juifs avaient toujours été un peuple très fermé et particulièrement éloigné de nous et ils conservèrent la même attitude, malheureusement, même lorsque les Allemands commencèrent à resserrer l'étau autour d'eux. Je ne connais pas précisément les raisons de leur distance à notre égard – même si je les devine – mais je pense que c'était là une très grave erreur de leur part. D'autres Juifs, beaucoup plus nombreux, auraient pu être sauvés. Bien sûr, tous n'auraient pu éviter les persécutions et l'extermination mais certains auraient pu y échapper, notamment les plus jeunes. Je subodore que l'esprit diabolique et la cruauté sans frein de leurs bourreaux les ont incités à préférer silencieusement la voie du martyr qu'ils imaginaient effroyable, bien sûr, mais avec une certaine logique. Ils se sont terriblement leurrés.

Il est vrai que les Grecs ont toujours fait montre d'une tolérance indifférente à l'égard des Juifs. Ils ne les aimaient pas mais ils ne les détestaient pas non plus. Bien sûr, ils se moquaient un peu d'eux, comme en témoignent les différentes plaisanteries racontées sur les Juifs ainsi que les qualificatifs dont on les affublait. Mais, en aucun cas, les Grecs ne nourrissaient de haine à leur encontre, exceptions faites, naturellement, de cas isolés de différends personnels, de concurrences commerciales acharnées et d'actes de rapacité. Mais tout cela se produit – bien souvent même – entre individus du même peuple. Il y avait en outre certaines organisations antisémites⁵⁶ mais elles étaient si insignifiantes qu'elles ne réussirent pas à jouer un rôle néfaste, même sous l'Occupation.

Les Juifs nous rendaient notre indifférence en nous adressant des sourires faux, en faisant preuve de fausses prévenances à notre égard ou en recourant encore à des formules diplomatiques à double sens, qui sont depuis restées proverbiales. Ils racontaient vraisemblablement des boutades sur nous, qu'ils n'allaient pas jusqu'à nous dire cependant.

Pourtant, même s'il y avait partout des Juifs à Salonique, les plus nombreux résidaient dans la partie basse de la ville, particulièrement à l'ouest. Il y avait là soit des employés soit des commerçants soit des familles entières. C'est précisément à cet endroit-là que je les ai le mieux connus et c'est dans ce cadre-là que je me souviens d'eux.

Depuis 1941, nous vivions au dernier étage d'un immeuble situé dans la rue Justinien. Cette rue commençait par le numéro 8 puis par le numéro 14. La rue Justinien est celle qui commence en face de l'église de l'Acheiropoiètos⁵⁷ et qui, traversée par la place des Tribunaux⁵⁸, débouche sur ce que l'on appelle le « Caravansérail⁵⁹ ». Nous, nous vivions dans la partie de la rue Justinien coupée perpendiculairement par les rues Notre-Dame des Chaudronniers⁶⁰ et Elefthérios Venizélos⁶¹. En feuilletant des livres, j'apprends que ce quartier s'appelait « le vieux quartier juif », ce qui signifie vraisemblablement que des Juifs habitaient là autrefois, depuis des temps reculés, ou que se trouvait là le plus vieux quartier juif de Salonique.

En 1941, de nombreux Juifs y habitaient. Ils représentaient au moins un tiers des habitants du quartier. Ils ne semblaient pas pauvres mais pas riches non plus. La plupart étaient peut-être des commerçants et possédaient des magasins de petite ou de moyenne taille. Comme je l'ai dit, ils vivaient très repliés dans leur foyer ; ils se consacraient beaucoup à leurs familles et évitaient d'entrer en contact avec nous.

Comme nous l'apprîmes, la plupart de ces familles s'étaient rassemblées dans le vieux quartier juif presque en même temps que nous. Elles avaient quitté leurs habitations isolées et avaient emménagé dans des immeubles du centre que toutes évitaient auparavant car c'était là que se concentraient les bombardements aériens. Ces familles juives agirent ainsi parce qu'elles devaient croire qu'au centre de la ville, dans sa « vitrine », elles seraient mieux protégées contre l'arbitraire d'un conquérant qui ne cachait pas sa haine à leur encontre.

Dans notre immeuble à nous, rue Justinien, deux familles juives vivaient au deuxième étage et occupaient à elles deux un appartement. Elles avaient emménagé un peu avant nous. Ils y avaient là deux couples qui avaient au total trois enfants. Une jeune fille rousse avec des taches de rousseur sur le visage, âgée de quatorze ou quinze ans, un jeune garçon de dix-sept ou dix-huit ans et un petit enfant de trois ou quatre ans, appelé Ino. Les deux grands étaient scolarisés, sans doute dans une école étrangère, peut-être au lycée français. Je ne me souviens pas de leur prénom, seulement du patronyme d'une de ces deux familles : Sido. « Madame Sido », voilà comment nous appelions une dame qui parlait souvent en français dans les escaliers avec notre ménagère, Assimo Korbanoglou, elle aussi francophone, qui venait de Roumélie orientale⁶². Mais, en raison des difficultés auxquelles nous étions tous confrontés et des épreuves effroyables connues par les Juifs, nous avions à peine fait connaissance. J'étais allé une fois avec monsieur Sido pour une affaire dans sa boutique, qui se trouvait derrière le marché Modiano⁶³, dans la rue des empereurs Comnène. Je ne sais de quel type de magasin il s'agissait car, comme tous les commerces de l'époque, il n'était pas approvisionné.

Au rez-de-chaussée de l'immeuble de la rue Justinien se trouvaient deux boutiques : une boulangerie et un magasin de café. Ce dernier commerce était tenu par un Juif nommé Azouz. Il ne vendait pas de vrai café, bien sûr, mais un ersatz à base de pois chiche, d'orge ou de blé. C'était le père qui le tenait avec ses deux fils. C'étaient de beaux garçons au corps bien fait et avec de grands yeux expressifs semblables à ceux des Arméniens. Les deux jeunes, en effet, faisaient de la lutte ou de la boxe et cela se voyait immédiatement à leur allure. Je ne sais où habitaient les Azouz mais on les trouvait la plupart du temps dans leur magasin ou sur le trottoir, en face de leur commerce. D'ailleurs, les autres commerçants se tenaient eux aussi sur le trottoir car, dans cette portion de la rue Justinien, il y avait – et il y a encore – de nombreux

magasins de meubles, que l'on mettait alors sur le trottoir, tous les matins. Malgré la famine, les meubles se vendaient aussi à l'époque. C'étaient surtout les trafiquants du marché noir, les Allemands et les paysans qui les achetaient. Nombre de ces commerces appartenaient à des Juifs.

Dans d'autres immeubles, notamment dans ceux de la rue Siatistis⁶⁴, vivaient beaucoup plus de Juifs. On a pu le constater après la grande rafle car ces immeubles ont été abandonnés. Je pense qu'ils sont restés sans locataires car ces derniers ont été déportés dans les camps.

Entre les rues Notre-Dame des Chaudronniers et Venizélos, cette partie de la rue Justinien forme un T avec la rue Siatistis qui lui est elle aussi perpendiculaire. Si on place des postes de guet aux trois extrémités de ce T – aux coins des rues Notre-Dame des Chaudronniers, Venizélos et Philippe de Macédoine – on contrôle tout le quartier. C'est exactement ce qu'ont fait les Allemands. Quand est venu ce moment terrible, au printemps 1943, et que les Allemands ont commencé leur politique de persécutions, qu'ils avaient jusqu'alors si minutieusement préparée, un des ghettos provisoires qu'ils ont créé était précisément ce T formé par les rues Justinien et Siatistis.

La procédure suivie pour réussir à parquer des milliers et des milliers de personnes sans connaître de problèmes particuliers est connue et même assez connue. Même les crimes perpétrés le plus aisément du monde sur des personnes désarmées par des individus en armes présentent des difficultés. Et si l'on est pointilleux et maniaque, alors le désordre peut vous rendre malade. C'est ce qui se produisit ici aussi. Des problèmes se présentèrent pour terroriser les gens, pour les mépriser, pour les humilier, pour les recenser, pour les isoler par des signes distinctifs, pour les spolier, pour les parquer, pour les transporter à la gare, pour les faire attendre aux abords de la station de chemin de fer jusqu'à ce que le train soit prêt, pour les transporter, pour les piller une dernière fois en route, pour les trier, pour tirer d'eux une utilité, pour exterminer immédiatement les plus faibles et pour exterminer finalement tout le monde. Tous ces problèmes devaient être résolus ; ils nécessitaient du travail, des plans. Et ils furent résolus, en effet, de manière idéale.

Tout d'abord, dès le début de l'Occupation, des cartons imprimés apparurent sur les devantures de certains magasins, même dans la rue Tsimiskis⁶⁵. On pouvait y lire : « les Juifs sont indésirables ». Ces cartons étaient disposés en vitrine ou sur la porte d'entrée. Au début, cela nous fit impression, une mauvaise impression, mais nous finîmes par nous y habituer car nous avions chaque jour de nouveaux ennuis. Après tout, nous n'étions pas juifs, nous autres.

Puis nous apprîmes que sur la place de la Liberté – quelle coïncidence ironique ! – les Allemands firent subir aux Juifs de terribles humiliations un beau matin⁶⁶. Ce sont les gens qui nous apprirent cela. Les Juifs de notre immeuble ne disaient mot. Mais monsieur Sido avait considérablement maigri.

Un matin d'hiver, nous vîmes soudain des personnes se déplacer dans les rues avec une grande étoile jaune en toile au niveau du cœur. C'étaient les Juifs qui avaient reçu l'ordre de la porter même pour le plus petit déplacement, faute de quoi ils courraient un grave danger qui n'était autre que la mort. De nouveau, les Juifs de chez nous ne bronchèrent pas. Peut-être croyaient-ils qu'en faisant preuve de la plus grande patience et de la plus grande humilité, ils parviendraient à fléchir leur persécuteur, que toute forme de raison avait déserté.

Pendant plusieurs jours – mais pas plus d'un mois – Salonique fut inondée d'étoiles jaunes ambulantes. De fait, ce signe distinctif avait été très bien conçu : il se voyait de loin. Notre camarade Berachias, du troisième collège de garçons de la ville, vint à l'école avec son étoile. Les enfants, qui ne comprenaient pas ce genre de choses, prirent l'affaire gaiment et se mirent à l'embêter. D'ailleurs, la plupart d'entre eux vivaient dans la partie haute de Salonique où résidaient très peu de Juifs et ils n'étaient pas habitués à voir l'étoile jaune. Du reste, c'étaient des fils d'ouvriers, des enfants pauvres, mal élevés, affamés, rapaces, des enfants durs, très jaloux à l'égard de ceux issus d'un milieu aisé. Même moi, ils me tourmentaient car j'étais plus réservé qu'eux. Je me souviens qu'un beau jour, l'un d'eux fabriqua une croix avec du papier, prit de la résine qui coulait sur l'écorce des pins de la cour et colla la croix sur le manteau de Berachias, au niveau du dos. Le pauvre Berachias, dont la physionomie avait perdu son côté enfantin, marchait lentement avec son étoile sur le torse et sa croix dans le dos. Mais je ne peux pas dire qu'il devint la risée des autres élèves. C'était une plaisanterie de mauvais goût, que Berachias ne comprenait peut-être pas lui-même. Quelques jours plus tard, il ne vint plus à l'école. C'était un enfant de grande taille, silencieux, lent et très calme.

Parmi mes camarades de classe, j'étais peut-être le seul à vivre parmi autant de Juifs. J'allais dans ce collège parce que, au début de ma scolarité, nous habitions dans les environs. Lorsque nous déménageâmes, nous habitions non loin du quatrième collège de garçons mais je continuai à aller au troisième collège⁶⁷ de la ville. Comme il n'y avait pas de Juifs aux alentours, mes camarades ne s'intéressaient pas à leurs tourments. C'est pourquoi je ne parlai pas du tout de ce que je voyais ni de ce que j'entendais dans mon quartier. Inconsciemment, j'appliquais la stratégie de silence adoptée par les Juifs à l'égard des tierces personnes. Je faisais de même au ravitaillement des écoles de catéchisme où je mangeais tous les midis. On n'en parlait pas et je n'en disais mot. Je ne crois pas que ce fût par peur. Nous n'avions pas conscience du danger.

Ainsi, je ne dis rien lorsque, un beau jour, je vis un papier collé sur la porte de l'appartement des Juifs du deuxième étage, sur lequel étaient écrits les noms des résidents. Les noms étaient bien plus nombreux que nous ne pensions et nous apprîmes ainsi que d'autres familles juives, venant de quartiers non juifs, où elles étaient difficiles à contrôler, s'étaient installées dans l'appartement – malgré elles, bien évidemment.

Notre quartier, le T que j'ai décrit plus haut, devint donc un ghetto juif. En même temps, aux extrémités du T, à savoir à l'angle des rues Notre-Dame des Chaudronniers, Venizélos et Philippe de Macédoine, des gendarmes – des gendarmes grecs – firent leur apparition pour faire le guet et contrôler les points d'accès nuit et jour. Il en résultait qu'avec leur étoile, les Juifs ne pouvaient même pas circuler en ville et qu'ils ne pouvaient se déplacer que dans leur ghetto. Et cela, bien sûr, à certaines heures. Je suppose maintenant que bien d'autres ghettos du même type ont été créés à l'époque. Ainsi, les Juifs se retrouvèrent pris au piège. Ils ne pouvaient même pas se rendre dans leurs magasins ni chez leurs proches, si ces derniers vivaient dans un autre ghetto, ni faire leurs courses. Ils cessèrent presque de se déplacer.

Enfermés chez eux, ils attendaient. En dehors de nous, de jeunes juifs, un brassard jaune autour du bras, circulaient avec une certaine vivacité dans les rues du ghetto. Ils formaient, semble-t-il, une sorte de milice qui avait été mise sur pied par la communauté juive et peut-être par les Allemands. Toutefois, nous les haïssions sans en

connaître précisément la raison. Leur mobilité et leur confiance en eux les rendaient suspects à nos yeux. Et nous avions sans doute raison car plusieurs d'entre eux firent leur apparition dans le quartier, même après la rafle des Juifs, tout en continuant à avoir le même air. On ne les vit plus ensuite.

Entre-temps, les autres, c'est-à-dire nous, entrions et sortions librement du ghetto. Moi, j'allais normalement à l'école et mes parents pouvaient vaquer à leurs affaires ordinaires. Nul ne nous en empêcha ni ne nous demanda jamais nos papiers d'identité. Parce que vous croyez qu'on en avait à l'époque, des papiers ? C'est pourquoi je persiste à penser que, même à la dernière minute, de nombreux Juifs auraient encore pu facilement s'enfuir. Bien sûr, il y avait les situations comme celle des papiers collés sur la porte de l'appartement du deuxième. Malheur à eux, si, à un décompte, le nombre exact n'était pas présent à l'appel.

Chez moi, on disait à voix basse que les Allemands allaient rafler les Juifs, qu'ils allaient les prendre, où qu'ils se trouvent. Nous avions profondément pitié d'eux, bien sûr, mais notre esprit ne pouvait concevoir le malheur qui n'allait pas tarder à survenir. Ni les Juifs – ceux de notre immeuble du moins – ne pouvaient l'imaginer. Madame Sido se plaignit auprès de sa mère que, là-bas, à Cracovie, où on les conduirait, il faisait très froid et que les Juifs polonais ne parlaient pas d'autre langue. Ainsi, ils ne pourraient pas se comprendre. Quant à moi, j'étais pourchassé par madame Sido qui voulait me donner un grand poêle à bois en terre cuite, qu'ils avaient dans une cave, à l'extérieur du ghetto. Elle voulait simplement que j'accompagne le portefaix, qu'elle paierait elle-même. Nous étions désolés de nous approprier des affaires qui appartenaient à des condamnés.

Au fond de nous, nous soupçonnions que quelque chose de très grave, d'indicible, se tramait. Et les Juifs s'inquiétaient évidemment beaucoup plus qu'ils ne le montraient. La nuit, nous entendions des chants étouffés monter de leur appartement plongé dans la pénombre. Ils s'asseyaient tous dans l'obscurité, au salon, et ils psalmodiaient à voix basse. Certains soirs, tard dans la nuit, on entendait des rires, des chants et des applaudissements depuis les immeubles voisins, notamment dans la rue Klissoura⁶⁸ située derrière notre immeuble et dans laquelle vivaient de nombreux Juifs. Nous trouvions cela fort étrange. Qui faisait la fête ? Nous l'apprîmes le lendemain. Les Juifs se mariaient les uns après les autres. Ils réglaient les affaires en souffrance en escomptant, bien sûr, un traitement différent puisqu'ils étaient mariés désormais. Ils ne pouvaient imaginer la cruauté de leurs bourreaux, leurs plans...

En face de chez nous, à l'angle gauche de la rue Justinien et de la rue Siatistis, vivait un couple dont la femme venait d'accoucher. C'étaient des gens sympathiques et sans doute aisés. Voici ce qu'ils faisaient : entre le balcon et la fabrique de lits, qui se trouvait en bas de chez eux, ils avaient accroché une cordelette. Au milieu des toiles tendues sur le balcon pour se protéger du temps et des ficelles servant à les fixer, on ne distinguait pas la cordelette. Elle était probablement reliée à une sonnette ou à une clochette. Ils devaient prendre des mesures là-haut, dans l'appartement de la jeune maman, lorsque la clochette retentissait. C'est la seule mesure de protection qu'il m'a été donné d'observer *en ces jours-là*. Mais que pouvait bien faire une clochette face à la terrifiante puissance destructrice des Allemands ?

Je me souviens cependant que de jeunes Juifs jouaient dans la rue. Cela devait être un ou deux jours avant la rafle⁶⁹ et peut-être un dimanche après-midi car les commerces de la rue étaient fermés. Six ou sept jeunes garçons qui voulaient, semble-t-il, se

dégourdir les jambes, se défouler, avaient pointé le bout de leur nez. Quant à moi, j'étais devant la porte d'entrée et je les voyais de très près. Les gendarmes devaient aussi les voir depuis le coin de la rue, tout comme une cinquantaine de paires d'yeux braqués depuis les appartements des étages supérieurs. Les garçonnetts soufflèrent dans un préservatif ; ils en firent un ballon et se mirent à échanger des passes avec les mains. Je me souviens qu'ils criaient : « Bemba ! Bemba ! », terme qui rappelait la marque « Bembéka », qui était alors très à la mode. Mais, lorsqu'ils prononçaient le mot « Bemba » avec l'accent ladino, on avait l'impression qu'ils bêlaient.

Nous sommes maintenant au printemps 1943. Sur le front, la situation a évolué et elle n'est plus favorable à l'Axe, désormais. Nous apprenons les nouvelles par bribes et cela nous stimule. Mais la situation intérieure a changé, elle aussi. La Grèce n'est plus le pays paralysé de 1941, au lendemain de la défaite⁷⁰. La résistance a grossi dans les montagnes, mais aussi dans les villes. Bien sûr, il n'y a pas autour de Salonique des montagnes « difficiles » – pour l'ennemi s'entend. C'est une autre malchance pour ses Juifs. Un certain nombre d'entre eux auraient ainsi pu fuir. Partout, la situation est donc sombre. Les Juifs de Salonique sont particulièrement malchanceux. Après avoir enduré les pires épreuves, les grandes famines et l'arrogance d'un occupant bouffi d'orgueil, ils sont exterminés au moment même où les choses ont commencé à s'améliorer pour les autres – les autres, c'est-à-dire nous.

Soudain, par un beau matin d'avril, particulièrement doux dans mon souvenir, le grand malheur éclate. Dans les rues, un haut-parleur se met à vociférer : « Tous les Juifs doivent se présenter devant le pas de leur porte et se préparer au départ ». C'est la voiture de propagande, une Opel noire. On entend des voix gutturales, des ordres bestiaux proférés en allemand. Nous sommes pris dans la nasse. En jetant des regards furtifs, nous voyons les SS et les *feldgendarmes*⁷¹ monter et dévaler les escaliers quatre à quatre, pousser des cris sauvages et claquer les portes à toute volée. « Ils raflent les Juifs ! »

Nous nous habillons à la hâte et descendons du cinquième au deuxième étage, où règnent lamentations et confusion. Les nouveaux locataires juifs sont déjà descendus ; c'est pourquoi nous n'avons pas pu les entrevoir. Seuls les « nôtres » ne sont pas descendus et ils sont hors d'eux-mêmes. Non pas tant parce qu'ils sont désespérés que parce qu'ils ne se sentent pas prêts. Ils ne veulent pas oublier le strict nécessaire qu'ils ont pensé emporter avec eux. Les affaires importantes, ils les ont, bien sûr, préparées et emballées depuis des jours mais ils s'agitent en tous sens pour prendre des babioles. Madame Sido fait bouillir un œuf pour Ino ; ce sera son dernier. Elle le lui met dans la bouche alors que des ordres bestiaux retentissent de la porte d'entrée, en bas. Conformément aux ordres, toutes les portes sont grandes ouvertes. Tous ceux qui, en catimini, jettent des regards depuis les fenêtres des appartements voient au même instant les Allemands entraîner les Juifs des immeubles de la rue Siatistis pour les mettre en rang. Ils voient notamment des personnes âgées – hommes et femmes – que les Allemands traînent derrière eux, alors qu'ils sont vêtus de chemises de nuit. Des locataires, principalement des femmes, sont descendus des autres étages au deuxième. Elles embrassent Madame Sido sur les deux joues. Une des nôtres se signe et dit tout haut : « Je prends Dieu à témoin : je te rendrai tout. » Apparemment, ils lui ont confié des affaires et je puis dire qu'ils l'ont bien choisie.

Les uns après les autres, les Juifs descendent l'escalier en colimaçon. Dans la cage d'escalier, j'ai gratté la peinture d'un mur avec un clou pour y écrire en grosses lettres :

EPON⁷². À l'époque, mon père a failli me ficher une raclée. « C'est chez moi que tu écris cela ? », m'a-t-il dit en me hurlant dessus. Madame Sido descend la dernière en tenant Ino par la main. Je ne descends pas entièrement jusqu'en bas et jette des coups d'œil furtifs en direction de la porte d'entrée. Tous sont alignés devant la porte comme s'ils participaient à une séance photo. Les contrôleurs vont passer voir s'ils sont tous là et les placer eux aussi dans la colonne. Les Juifs de notre immeuble sont tous présents à l'appel, comme de « bons enfants bien sages ». La colonne se forme dans la rue Venizélos.

Les portes de l'appartement des Juifs du deuxième restent ouvertes. Les ménagères grecques prennent tout ce qu'elles peuvent et, comme l'avenir le montrera, elles font bien. Elles prennent surtout des habits et des babioles qui peuvent être emportés à la va-vite parce qu'elles ont très peur : depuis des jours, les Allemands ont décrété que quiconque s'empare des biens des Juifs ne mérite rien moins que la mort.

Quant à moi, je remonte chez moi et m'apprête à aller à l'école. Je suis très discipliné mais je tiens à échapper à cet enfer. Alors que je me prépare, je vois par la fenêtre donnant sur la rue Egnatia⁷³ des Juifs être conduits à la gare⁷⁴, à pied, par colonnes entières. Ce sont des Juifs qui viennent d'autres quartiers et qui ont dû être raflés avant les nôtres. Ils sont entourés d'Allemands sur le pied de guerre, l'arme au poing, comme si les déportés étaient de grands criminels pouvant prendre la fuite à tout instant. À la fin de chaque colonne se trouvent des handicapés sur des brancards ; ils sont transportés par de jeunes Juifs.

Je n'ai pas vu nos Juifs partir. La configuration de notre immeuble ne s'y prêtait pas et il était en outre dangereux de regarder d'aussi prêt. Lorsque je suis sorti avec mon cartable sur le dos, ils venaient de les rafler mais les gendarmes qui faisaient le guet gardaient encore les points de sortie. J'ai quitté le ghetto par la sortie de la rue Notre-Dame des Chaudronniers. « Où vas-tu ? » m'a gentiment demandé le gendarme, qui semblait troublé. « À l'école », lui ai-je alors répondu en m'apprêtant à lui montrer le laisser-passer que j'avais car mon père travaillait pour les chemins de fer. « File », m'a-t-il dit avant même que je le lui montre. C'est ainsi que je suis passé par la place des Tribunaux, dont seule la partie basse n'était pas gardée. La partie haute, jusqu'à la rue Justinien, était un grand camp dans lequel les Allemands entreposaient leurs voitures, leurs véhicules motorisés, leurs chars, leurs batteries antiaériennes et toutes sortes d'engins de guerre. Je ne me demande comment l'aviation alliée n'a pas réussi à raser nos immeubles.

Alors, au milieu des pins entourant l'église Notre-Dame des Chaudronniers, j'ai observé qu'il y avait là des bandes de gitans, mais pas seulement, qui regardaient avec envie dans la direction de notre quartier. Pour l'heure, ils n'osaient s'approcher car il y avait là des gendarmes faisant le guet. Bien sûr, ils étaient informés et avaient sans doute quelque expérience d'autres rafles de Juifs qui avaient eu lieu, les jours précédents, dans d'autres quartiers mais dont nous n'avions pas eu, nous, connaissance. Ils savaient que l'ordre exprès des Allemands sur les biens appartenant aux Juifs n'étaient pas si respecté que cela ; c'est pourquoi ils étaient prêts à fondre sur leurs proies. Évidemment, je ne soupçonnais pas une telle chose, quant à moi. Je croyais qu'il s'agissait là de badauds qui regardaient, pleins de curiosité.

À l'école qui, comme je l'ai dit, se trouvait loin de là, près de la maison de naissance de Mustapha Kemal⁷⁵, il ne régnait pas de confusion particulière. La plupart de mes camarades ne savaient même pas que les Allemands raflaient les Juifs et assurément

aucun d'entre eux n'avait vu ce que j'avais vu, moi, de bon matin. J'oubliai moi aussi la chose en l'espace de peu de temps et, lorsque le cours commença, cet événement fut totalement relégué au tréfonds de mon cerveau. Ah, les enfants !...

En rentrant chez moi vers midi, je me mis à bien cerner de nouveau l'atmosphère qui régnait lorsque je me retrouvais dans le quartier de la grande place⁷⁶. Plus je m'approchais, plus je comprenais que des pillages et des déprédations avaient eu lieu. D'ailleurs, de pauvres hères traînaient encore des coffres, des divans et des tiroirs vides sur le sol ainsi que de gros livres reliés en cuir, par tomes entiers.

Dans notre immeuble, les deux battants de la porte d'entrée étaient ouverts ; l'escalier était jonché de matelas, de papiers et d'ordures. Au deuxième étage, l'appartement des Juifs, grand ouvert, avait à l'évidence été pillé : à l'intérieur, il ne restait quasiment plus rien. Bien sûr, s'entassaient au sol des monceaux d'ordures et des coquilles de graines de courges grillées, mangées par les Juifs pendant les nuits de l'attente. Dans la salle de bain, on pouvait voir des livres aux pages déchirées ; ce fut la seule chose qui me mit en émoi. Dans la cuisine, on avait enlevé les carreaux de la cheminée, sans doute pour trouver le « trésor » caché. Dans un coin de la chambre à coucher, on ne voyait qu'un lit dont plusieurs ressorts étaient cassés. C'est dans ce lit, que nous ne tardâmes pas à monter dans notre appartement, que j'ai dormi jusqu'à l'âge adulte⁷⁷.

Mais le pire restait peut-être à venir : les légions et les bataillons de gitans ne se bornèrent pas à piller les appartements des Juifs mais aussi tout ce qu'ils trouvaient devant eux. Ils arrachèrent les volets des fenêtres de la cage d'escalier et même les couvercles des sonnettes. Il fallut des années pour réparer les dégâts. Dans cet escalier battu par les vents, nous avons gelé, toussé et glissé maintes et maintes fois à cause de la neige et du gel. Les miens réussirent à sauver à grand-peine notre appartement du pillage. Ils sortirent et se postèrent sur le palier, armés de tout ce qu'ils purent trouver. Heureusement que c'étaient ces gitans – et encore tous n'en étaient pas – qui avaient pillé les lieux. Parce que ceux d'aujourd'hui y auraient mis le feu.

D'en haut, depuis l'arrière de l'immeuble, voici ce que nous observâmes dès le premier jour : les magasins juifs avaient été ouverts et vidés par l'arrière. En d'autres termes, différents résidents de la rue Klissoura vidaient les magasins de la rue Justinien. Et l'on voyait des lits, des buffets, des placards, des canapés et des commodes monter au deuxième ou au troisième étage de certains immeubles au moyen de cordes – chose que, bien sûr, on ne voyait pas depuis la rue. Tout cela au milieu d'une agitation et d'une nervosité incroyables. Quelques jours plus tard, les Allemands distribuèrent les magasins à plusieurs individus, dont on peut supposer qu'ils les aient choisis. Mais ces magasins demeurèrent vides et ce fut peut-être une bonne punition pour eux, même si ce fut la seule.

Nous avions tout d'abord cru qu'ils embarquaient immédiatement les Juifs dans les trains. Nous apprîmes ensuite qu'ils les parquaient à la gare, dans le misérable quartier Baron-Hirsch, qu'ils avaient enclos avec de gros fils de fer barbelé dont certains n'ont pas disparu, aujourd'hui encore. De là, ils les emmenaient par groupes et les embarquaient dans des trains de marchandises dont les wagons ne comportaient aucune ouverture, pas même au plafond. D'ailleurs, nous apprîmes vite cette histoire de trains, et de première main.

Mon père était conducteur ; il conduisait des trains. À l'époque, il y avait rarement des trains de voyageurs. La plupart des convois étaient des trains militaires utilisés par l'armée d'occupation. Dans les Balkans, il n'y avait alors pas de frontières. Tous les États

étaient placés sous l'autorité de la *Wehrmacht*. La Grèce était reliée par chemin de fer à d'autres pays, principalement la Serbie. Contrairement à aujourd'hui, les trains grecs ne s'arrêtaient pas à Guevgueliya⁷⁸ mais allaient parfois jusqu'à Belgrade. Quand mon père partait, on ne savait pas quand il allait revenir. Il rentrait soudain, exténué. C'était terrible.

Un soir, il rentra tard et affligé. Il avait conduit un train transportant des Juifs jusqu'à Niš⁷⁹. « Les Juifs subissent un grand malheur, disait-il. On les conduit dans des trains de marchandises hermétiquement fermés, sans eau ni nourriture. Parfois ils ne peuvent même pas respirer tant ils sont entassés. Les Allemands nous forcent à arrêter le train en rase campagne pour voler les bijoux et les montres des Juifs. Dans les wagons, on entend des cris et des coups de pieds retentir contre les parois. Ils ne veulent pas seulement de l'eau ou de l'air ; ils veulent aussi évacuer leurs morts. Ils ont extrait d'un wagon un petit garçon de l'âge de notre Lakis », nous dit-il en caressant mon frère. Puis il se mit à pleurer à grosses larmes, parcourues de spasmes. « Les Allemands n'arrivaient pas à marcher, tant ils amassaient montres, bracelets et colliers sous la menace de leurs armes. Ils m'en ont donné à moi aussi parce que je suis *lokführer*, conducteur de train. » C'étaient des montres sans valeur et qui ne marchaient pas ; je les ai peut-être encore quelque part.

Mon père conduisit plus tard d'autres trains comme celui-là et il ressentit le même émoi. Il nous parlait avec horreur du camp⁸⁰ situé aux abords de la gare. Les Allemands avaient tripoté les femmes. Les Juifs entassés dans la gare n'en pouvaient plus : la faim, la saleté, les maladies, les actes de barbarie avaient raison d'eux. Nous lisons maintenant que les Juifs de Grèce arrivaient dans les camps très amaigris et que la plupart étaient aussitôt exterminés...⁸¹

Quelques jours plus tard, un Allemand accompagné d'un interprète se présenta chez nous. Cet Allemand était grand, sec et d'un certain âge. Il demanda qu'on lui ouvre l'appartement des Juifs du deuxième étage. Il entra et se mit à compter à voix haute le nombre de chambres : *ein, zwei, drei...* « Un Allemand ! Un Allemand va réquisitionner l'appartement des Juifs ! Nous allons avoir un colocataire allemand ! Qui sait de quel diable d'homme il s'agit... », disions-nous.

L'appartement fut réquisitionné pour de bon. Sauf que ce ne fut pas par un Allemand mais par un « péquenaud » de Macédoine occidentale, qui avait étudié en Allemagne et qui était maintenant cul et chemise avec les Allemands. Il effectuait des travaux techniques pour eux. Il s'installa au deuxième et y vécut des années entières. Mais la vérité me force à dire qu'en dehors de ses bizarreries de personne d'un autre âge, il ne nous dérangerait pas du tout : ce n'était pas un délateur. Quand les Allemands partirent et que l'EAM⁸² les remplaça, il en eut bien besoin. Il se mit à nous parler avec amabilité et à nouer contact. Nous, nous étions les prolétaires de l'immeuble et il voulait être en bons termes avec nous. Il l'échappa belle et les années suivantes, qui furent des années de malheur pour nous, aucun poste, grand ou important, ne lui échappa. On lui vouait une confiance absolue. Tu comprends, un ami des Allemands...

Aucun des Juifs de notre immeuble ne revint. Elle n'est pas revenue, la replète Madame Sido ; il n'est pas revenu, le petit Ino ; elle n'est pas revenue, la jeune fille aux cheveux roux. D'ailleurs, très peu de Juifs du quartier revinrent⁸³. Ils étaient totalement brisés. Ils rentraient l'un après l'autre, en silence, humblement ; s'ils le pouvaient, ils se réinstallaient chez eux et reprenaient leur travail.

Ainsi, un certain temps après la guerre, alors que tout nous semblait lointain et quelque peu oublié désormais, nous vîmes un beau jour que le magasin de café se trouvant au rez-de-chaussée de notre immeuble avait rouvert. C'étaient les deux fils d'Azouz, les lutteurs ou les boxeurs, qui étaient revenus. Mais pas le vieil Azouz. Il avait lui aussi disparu dans les camps lointains de la déraison.

J'ai écrit ici, au cours du mois de février 1983, ce que j'ai vu et observé moi-même sur les persécutions des Juifs de Salonique par les Allemands.

Et j'ai écrit ces lignes uniquement pour ces innocents et pour personne d'autre...

NOTES

1. Rappelons que le taux d'extermination des Juifs de Grèce est compris entre 86 % et 90 % selon les historiens (Fleischer, Mazower, Molho, Varon-Vassard).

2. La population juive est restée majoritaire à Salonique jusqu'en 1923, comme le rappelle Rena MOLHO, 2005, *Salonica and Istanbul, social, political and cultural aspects of Jewish life*, Istanbul : The Isis Press, p. 17.

3. Sur les 56 120 Juifs vivant à Salonique en 1940, seuls 1 950 réchappèrent à la Shoah, soit un taux d'extermination de l'ordre de 96 %. Sur ce point, voir Rena MOLHO, « La reconstruction de la communauté juive de Salonique après la Shoah » in Esther BENBASSA (dir.), 2014, *Salonique, ville juive, ville ottomane, ville grecque*, Paris : CNRS éditions, p. 119.

4. Rappelons que des Juifs ashkénazes se sont implantés auparavant à Salonique, notamment entre les XI^e et XIV^e siècles, puis au XVI^e siècle. Salonique comprenait aussi une minorité de Juifs romaniotes dont la culture pluriséculaire s'est dissoute dans la culture sépharade, dominante dès la fin du XV^e siècle.

5. Sur ce point, voir l'article du professeur Henri TONNET, 2001, « École de Thessalonique, deux grands créateurs : Nikos Gabriel Pentzikis et Georges Ioannou », p. 129-139.

6. Dans *la Capitale des réfugiés*, 1984, Georges Ioannou écrit à propos de son premier recueil poétique : « Le titre : *Héliotropes* t'a très rapidement déplu. Bien sûr, ce terme désignait pour toi l'étoile jaune des Juifs, mais en lui-même, ce mot ne voulait pas dire grand-chose. Pourtant, dans le recueil, un poème est intitulé : "Les tournesols des Juifs". Comme ce titre eût été bien meilleur pour ton recueil ! Malheureusement, ce qui est fait est fait. En revanche la dédicace du recueil : "À Jacob" te plaît toujours. Elle renvoie à un ami juif imaginaire – oui, imaginaire ! Tu étais particulièrement bouleversé par la tragédie des Juifs, que tu avais vécue de très près ».

7. Rappelons que l'œuvre de Georges Ioannou comporte quelques recueils poétiques et surtout de très nombreux recueils de proses : *Pour une question de fierté* (1964), *le Sarcophage* (1971), *le Seul Héritage* (1974), *Notre sang à nous* (1978), *Douleur du Vendredi saint* (1980), *Omonia* (1980), *Gisements* (1981), *Fractures multiples* (1981), *À propos des adolescents et à propos de ceux qui n'en sont pas* (1982), *Terre inflammable* (1982), *la Trappe* (1982), *la Capitale des réfugiés* (1984), *Amor Naturæ* (1986). Au plan numérique, les textes de Ioannou sur la Shoah constituent donc une minorité ; il n'en demeure pas moins qu'ils occupent une place importante au plan symbolique.

8. Les persécutions contre les Juifs saloniens commencent en réalité avant l'envoi en Grèce des SS Wisliceny et Brunner (début février 1943) : arrestation des principaux membres du conseil de la communauté juive de Salonique (avril 1941) ; réquisition aux travaux forcés d'hommes juifs âgés de 18 à 45 ans (juillet 1942) ; destruction du vieux cimetière juif de Salonique (décembre 1942). Cependant, ces persécutions s'accroissent considérablement à partir de février 1943 et la mise en œuvre de la « Solution finale » à Salonique.

9. Début février 1943, les officiers SS Dieter Wisliceny et Aloïs Brunner sont envoyés par Adolf Eichmann à Salonique pour mettre en œuvre le projet de déportation des Juifs de la ville dans le cadre de la « Solution finale ». Alors qu'ils vivaient jusqu'alors dans une impression de sûreté trompeuse malgré la mobilisation aux travaux forcés de plusieurs milliers d'entre eux en juillet 1942, les Juifs de Salonique sont violemment persécutés (port de l'étoile jaune, enfermement dans des ghettos) puis déportés en vue d'être exterminés.

10. Rappelons que 46 061 Juifs saloniens et des environs (y compris de Thrace occidentale) furent déportés de Salonique entre le 15 mars et le 10 août 1943 (19 convois). 37 387 d'entre eux furent assassinés dans les chambres à gaz dès leur arrivée à Birkenau. La plupart des Juifs saloniens ayant échappé à la « sélection » moururent ou furent exécutés à Auschwitz. Rappelons aussi qu'une infime minorité de Juifs saloniens (441) furent transférés à Bergen-Belsen. Sur ce point, voir MOLHO, 2015, *le Génocide des Juifs grecs : études d'histoire et de mémoire* [Το Ολοκαύτωμα των Ελλήνων Εβραίων. Μελέτες Ιστορίας και Μνήμης], p. 69.

11. Sur ce point, voir le premier récit : « Dans un lieu dénommé la Rue pavée » [«Εἰς τόπον λεγόμενον Λιθόστρωτον»] du recueil *Notre sang à nous*, 1978.

12. Début février 1943, les Juifs de Salonique sont avisés de se regrouper dans plusieurs ghettos (cinq au total) jusqu'au 25 du mois. En outre, le 4 mars 1943, le quartier Baron-Hirsch est enclos au moyen de planches et de barbelés. Il servira de camp de concentration et de lieu de transit vers la gare de Salonique, d'où seront déportés quelque 46 000 Juifs de la ville et des environs. Sur ce point, voir MOLHO, 2015, p. 67.

13. C'est ainsi que Ioannou présente le quartier où il a vécu adolescent dans ses récits-témoignages.

14. Dans « Le lit », Ioannou transmue son expérience vécue en littérature. Aussi change-t-il le nom et l'âge de l'enfant juif dont il a assisté à la déportation. Ainsi, Ino Sido est rebaptisé Izos Cohen. De la même façon, Izos n'a pas trois ou quatre ans, comme dans la réalité, mais deux ou trois ans de plus que le narrateur.

15. « Nous avons pris chez nous ce lit à une place, le jour où furent emmenés les Juifs du quartier, et dès ce soir-là, si je me souviens bien, j'y ai dormi. L'édredon, le matelas et les draps sales avaient déjà été raflés par d'autres. Ce lit est la seule chose qui restait dans l'appartement sauvagement pillé. Et c'est la seule chose venant des Juifs que nous ayons prise avec beaucoup d'hésitation – je le jure » : « Le lit », in *le Sarcophage*, 1998, Paris : Climat, « Arc en ciel », p. 69, trad. de Michel Volkovitch.

16. « Le lit », p. 75.

17. *In Memoriam* est traduit en grec en 1974. Ioannou commente le livre de Michaël Molho et Joseph Nehama tout en ajoutant son propre témoignage dans un article publié en 1976 dans le quotidien *Kathimérini*. Le texte sera ensuite inséré en 1978

dans le recueil de proses : *Notre sang à nous* [Το δικό μας αίμα]. C'est ce premier témoignage écrit par Ioannou que nous publions dans les pages suivantes.

18. On peut voir dans le titre une allusion directe au sermon du Christ au mont des Oliviers, tel qu'il est rapporté dans l'*Évangile selon saint Matthieu*, 24, 19-21. De manière générale, l'extermination des Juifs de Salonique prend pour Ioannou la dimension d'une catastrophe biblique.

19. Sur ce point, voir MOLHO, *le Génocide des Juifs grecs*, p. 45.

20. Ioannou affirme que le rassemblement obligatoire sur la place de la Liberté de quelque 9 000 Juifs mobilisés par l'occupant allemand aux travaux forcés a eu lieu le samedi 18 juillet 1942, alors que ce rassemblement date du 11 juillet 1942.

21. Voir en particulier le texte : « Les sépultures juives », 1964, in *Pour une question de fierté* [Για ένα φιλότιμο]. Dans ce récit fictionnel d'inspiration autobiographique, l'auteur évoque la destruction de la vieille nécropole juive de Salonique par l'occupant allemand (avec la complicité active des édiles de la ville et du gouverneur de Macédoine-Thrace, Vassilis Simonidis).

22. L'historiographie de la Shoah en Grèce commence à la fin des années 1980 et au début des années 1990, soit après la publication des deux récits-témoignages de Georges Ioannou.

23. Frangiski AMBATZOPOULOU, 2007, *la Shoah dans les témoignages des Juifs grecs* [Το Ολοκαύτωμα στις μαρτυρίες των Ελλήνων Εβραίων], Athènes : Épikentro. Voir aussi Érika KOUNIO-AMARILIO, Albertos NAR, 1998, *Témoignages oraux des Juifs de Thessalonique sur la Shoah* [Προφορικές μαρτυρίες Εβραίων της Θεσσαλονίκης για το ολοκαύτωμα], Thessalonique : Paratiritis.

24. Nous reprenons ici la terminologie de Raul HILBERG, 1993, in *Perpetrators Victims Bystanders: Jewish Catastrophe 1933-1945*, New-York-Londres-Toronto-Sydney : Harper Perennial.

25. Le titre complet du livre est : *In memoriam : hommage aux victimes juives des nazis en Grèce* (1948-1953, 3 vol.).

26. Georges Ioannou parle ici de la publication d'*In memoriam* en langue grecque. On sait qu'*In memoriam* fut à l'origine écrit en français et que la première édition de ce livre par la communauté juive de Salonique date des années 1948-1949. Rappelons que la deuxième édition (toujours en français) fut révisée et publiée en 1973. C'est cette deuxième version qui fut traduite en langue grecque en 1974.

27. Michaël MOLHO SOLOMON (1891-1965) : rabbin de Salonique de 1945 à 1950, auteur notamment d'ouvrages sur l'histoire de la communauté sépharade de Salonique et de Castoria.

28. Joseph NEHAMA (1881-1971) : historien juif, auteurs d'ouvrages sur l'histoire de Salonique. Citons entre autres : *la Ville convoitée, Salonique* (1917) et *les Médecins juifs à Salonique* (1954). Nehama est aussi l'auteur d'un dictionnaire de judéo-espagnol.

29. Allusion à la guerre civile grecque (1946-1949), immédiatement postérieure à la fin de l'Occupation (1941-1944).

30. Selon Odette Varon-Vassard, l'édition grecque d'*In memoriam* marque le début de l'historiographie hellénique sur l'extermination des Juifs de Grèce. Sur ce point, voir

Odette VARON-VASSARD, 2012, *l'Émergence d'une Mémoire difficile, textes sur le génocide des Juifs*, p. 165-166.

31. Rappelons que les *Actes des Apôtres* relatent notamment l'écrasement par Titus de la rébellion des Juifs de Palestine et la destruction du temple de Jérusalem en 70 ap. J.-C.

32. C'est le cas en particulier de la célèbre famille des Allatini. Troisième fortune de l'Empire ottoman (après les banquiers Camondo et la famille Modiano) et première fortune de Salonique, les Allatini formaient le fer de lance de l'entreprenariat juif de Salonique : ils mirent en place plusieurs industries, établissant minoteries et autres industries alimentaires, briqueteries, usines de transformation du tabac, banques, compagnies d'assurances. Moïse Allatini, en particulier, joua un rôle de premier plan dans le développement de Salonique.

33. Rappelons que Salonique est rattachée au Royaume de Grèce en octobre 1912, lors de la Première Guerre balkanique, après plus de quatre siècles de domination ottomane (1430-1912).

34. Drama : ville de Macédoine orientale.

35. Rappelons que ces accusations infondées de crimes rituels pratiqués par des Juifs sur des enfants chrétiens ont eu longtemps cours en Grèce. En 1840, par exemple, la population chrétienne de Rhodes accusa les Juifs de l'île d'être à l'origine de la disparition d'un enfant chrétien qu'ils auraient tué pour pétrir le pain azyme avec son sang. L'affaire fit grand bruit : plusieurs puissances européennes intervinrent. Finalement, le Sultan Abdülmeçit I^{er} signa un firman lavant les Juifs de Rhodes de tout soupçon. Notons qu'on retrouve la thématique de l'accusation calomnieuse de crimes rituels dans certains textes de la littérature néo-hellénique, notamment dans le roman populaire *le Diable en Turquie* (1862) de Stéphanos Xénos et dans une nouvelle d'Alexandre Papadiamantis : « Le Contrecoup de l'esprit » (1910).

36. Né à Marseille en 1892, le compositeur Darius Milhaud est lié par des liens familiaux à la famille des Allatini (une riche famille de Juifs saloniciens originaires de Livourne), de même que l'entrepreneur français Marcel Dassault.

37. Le 18 août 1917, un immense incendie ravage le centre et la ville haute de Salonique. Cette incendie, qui dure jusqu'au 19 août, détruit une superficie d'un kilomètre carré, soit 32 % de la surface de la ville. Il touche à la fois le bâti (notamment le vieux quartier juif et ses synagogues) et les hommes : plus de 70 000 habitants se retrouvent sans abri.

38. En 1923, le traité de Lausanne entérine un échange de populations entre la Grèce et la République de Turquie. Plus d'un million de Grecs originaires d'Asie Mineure (notamment de la ville de Smyrne) et de la région du Pont-Euxin (mer Noire) sont contraints de s'installer en Grèce. Salonique accueille un grand nombre de réfugiés originaires surtout de la région du Pont (environ 100 000 personnes). Ces réfugiés manifestent une sourde hostilité à l'égard des Juifs de la ville. C'est d'ailleurs un réfugié turcophone, Georges Kosmidis, qui crée en 1927 l'Union nationale de Grèce (EEE), un petit parti nationaliste et antisémite. C'est ce parti qui sera à l'origine du pogrom de Campbell (29 juin 1931), du nom d'un quartier juif de la ville. Les membres de l'EEE deviendront des collaborateurs pendant la guerre et gonfleront les rangs des « Bataillons de Sécurité », l'équivalent grec de la Milice française, créés en 1943 par le gouvernement collaborationniste du premier ministre Ioannis Rallis.

39. « En 1929, la communauté juive de Salonique possédait quatorze périodiques dont sept quotidiens, trois en français et quatre en judéo-espagnol, ayant pour la plupart entre 1 000 et 2 000 lecteurs [...]. *L'Indépendant*, fondé quarante-trois ans plus tôt, était sympathisant sioniste. *Le Progrès*, anciennement sioniste, avait opté pour ce que les sionistes qualifiaient d'assimilation [...] » (Esther BENBASSA, 2014, « Le sionisme à Salonique avant et après 1912 », in *Salonique, ville ottomane, ville juive, ville grecque*, Paris : CNRS éditions, p. 92). Parmi les journaux publiés en ladino, citons *El Messagero*. Tous ces journaux ont disparu les uns après les autres, la *Tribune juive* en dernier, en 1947.

40. Le premier numéro de *la Nouvelle Europe* [*Η Νέα Ευρώπη*] paraît le 14 avril 1941, soit cinq jours seulement après l'occupation de Salonique (9 avril 1941). À partir d'octobre 1944, *la Nouvelle Europe* paraît en commun avec un autre journal favorable à l'Axe : *Apoyevmatini* [*Απογευματινή*]. Le dernier numéro de l'édition commune de *la Nouvelle Europe* et d'*Apoyevmatini* paraît le 29 octobre 1944, soit la veille du départ des troupes allemandes de Salonique.

41. Ioannou commet ici une erreur de date. Organisé par les Allemands en vue de les mobiliser aux travaux forcés auxquels ils avaient jusqu'alors échappé, le rassemblement de quelque 9 000 hommes juifs âgés de 18 à 45 ans eut lieu sur la place de la Liberté, à Salonique, le 11 et non le 18 juillet 1942. Sur ce point, voir entre autres Mark MAZOWER, 2005, *Salonica, City of Ghosts, Christians, Muslims and Jews*, London-New-York-Toronto-Sydney: Harper Perennial, pp. 424-425.

42. De nombreux Juifs de Salonique furent requis dans des bataillons de travaux forcés et travaillèrent dans des conditions épouvantables pour l'organisation Todt. Le grand-rabbin Koretz négocia leur libération contre le paiement d'une rançon astronomique (3,5 milliards de drachmes). Une partie de la somme fut affectée à la destruction du vieux cimetière juif de Salonique. Sur ce point, voir Rena MOLHO, 2015, *le Génocide des Juifs grecs*, Athènes : Patakis, p. 59-63.

43. Max Merten (1911-1970) : officier qui dirigea la Kommandantur de Salonique entre octobre 1942 et octobre 1944. Il fut chargé d'organiser la déportation de 46 061 Juifs de Salonique et des environs entre le 15 mars et le 10 août 1943.

44. Zvi Koretz (1884-1945) : grand-rabbin de la communauté juive de Salonique entre 1933 et 1943, date à laquelle il fut déporté avec sa famille au camp de concentration de Bergen-Belsen. Ce grand-rabbin de tradition ashkénaze joua un rôle controversé sous l'Occupation. Il lui fut notamment beaucoup reproché (à tort) d'avoir exécuté aveuglément les ordres des nazis sans chercher à éviter la déportation de sa communauté, contrairement au rabbin Barzilai à Athènes ; d'où la remarque de Ioannou.

45. Dieter Wisliceny (1912-1948) : membre des SS et exécutant-clé de la « Solution finale ». Avec Aloïs Brunner, il fut envoyé en Grèce au début du mois de février 1943 afin de mettre en œuvre l'*endlösung*.

46. Les Juifs de Salonique se déplacent pour la première fois en ville avec l'étoile jaune le 15 février 1943.

47. En 1943, le plus grand ghetto dans lequel les Juifs de Salonique vivaient entassés s'étendait de la rue du 25 mars jusqu'à la rue de la Défense nationale, à l'est de la ville,

dans la partie basse. L'occupant allemand créa au total cinq ghettos provisoires à Salonique. Sur ce point, voir Rena MOLHO, 2015, p. 66 et 70.

48. Journal de propagande favorable à l'Allemagne hitlérienne, comme *la Nouvelle Europe*.

49. Ioannis Rallis (1878-1946) : premier ministre du troisième gouvernement collaborationniste grec (avril 1943-octobre 1944).

50. Georgios Alexiadis (1868-1951), métropolite de Salonique entre 1912 et 1951 sous le nom de Gennadios.

51. Dimitrios Papandréou (1891-1949), prélat orthodoxe grec, devenu archevêque-primat d'Athènes et de toute la Grèce entre 1941 et 1949 sous le nom de Damaskinos. Il fut aussi régent de Grèce entre 1944 et 1946.

52. L'Italie signe l'armistice mettant fin aux hostilités avec les troupes britanniques et américaines le 3 septembre 1943.

53. Quartier situé à l'ouest de Salonique. Ioannou commet sans doute ici une erreur : selon Rena Molho, les premiers Juifs saloniciens déportés venaient surtout du quartier Baron-Hirsch. Sur ce point, voir MOLHO, 2015, p. 67.

54. Ce quartier tire son nom du baron Maurice de Hirsch (1831-1896), financier et philanthrope juif allemand qui finança la construction d'un lotissement à proximité de la gare de Salonique. Achievé en 1892, ce lotissement permit de reloger des familles juives victimes de l'incendie de 1890.

55. *Évangile selon saint Matthieu*, 24, 19-21.

56. Georges Ioannou fait sans doute allusion ici à l'organisation antisémite EEE (l'Union nationale de Grèce), fondée en 1927 par un réfugié pontique. Rappelons que cette organisation, qui compta quelque 7 000 membres au plus fort de son activité, en 1931, fut dissoute lors de la dictature de Métaxas puis réactivée sous l'Occupation.

57. Basilique byzantine du v^e siècle ; elle fut la première à être transformée en mosquée pendant la domination ottomane (1430-1912).

58. Grande place de Salonique située dans la partie basse, sur le site de l'ancienne agora romaine.

59. Ancien quartier de Salonique, qui tire son nom d'une auberge pour marchands ambulants sous la domination ottomane. Dans la Salonique ottomane, il existait deux sortes de « caravansérail » : le petit et le grand.

60. Église construite au xi^e siècle et reconnaissable à ses trois nefs et à ses trois dômes. Elle est située à l'extrémité de l'ancienne *agora* romaine (actuellement place des Tribunaux), près de la via Egnatia.

61. Homme d'État grec (1864-1936) plusieurs fois premier ministre de Grèce.

62. Sous la domination ottomane, la Roumélie désignait la partie européenne de l'Empire ottoman. La Roumélie orientale couvrait en particulier le nord de la Thrace.

63. Halle située au centre de Salonique, construite par l'architecte Élie Modiano entre 1922 et 1930, à l'angle des rues Hermès, des empereurs Commène et de l'empereur Héraclius.

64. Rue située non loin de la place des Tribunaux, dans le centre de Salonique.

65. Grande artère de Salonique, perpendiculaire à la via Egnatia et qui tire son nom d'un empereur byzantin du X^e siècle : Jean I^{er} Tzimiskès.

66. Allusion au jour connu sous le nom de « samedi noir » dans la communauté juive de Salonique. Le samedi 11 juillet 1942, environ 8 500 hommes juifs âgés de 18 à 45 ans furent réunis par la *Wehrmacht* sur la place de la Liberté, une des principales places de la partie basse de la ville, en vue d'être mobilisés aux travaux forcés auxquels ils avaient jusqu'alors échappé. Les SS soumirent ces hommes à des exercices physiques humiliants sous un soleil de plomb ; de nombreux Juifs furent également roués de coups. Sur cette journée qui a fait date dans l'histoire de la Shoah à Salonique, voir notamment Mark MAZOWER, 2005, *Salonica, City of Ghosts, Christians, Muslims and Jews*, London-New-York-Toronto – Sydney : Harper Perennial, pp. 424-425.

67. Le troisième collège pour garçons de Salonique a été fondé en 1925 sur un ancien site abritant un orphelinat et un lycée technique créés sous la domination ottomane, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Il était situé non loin de la maison de naissance de Mustapha Kemal. Les écrivains thessaloniens Georges Ioannou et Ilias Pétropoulos y ont fait leur scolarité.

68. Rue parallèle à la rue Justinien, où résident le narrateur et sa famille.

69. La rafle et la déportation des Juifs de Salonique commencent le samedi 15 mars 1943.

70. L'attaque allemande en Grèce commence le 6 avril 1941 à l'aube. Le 9 avril, Salonique est prise. Quant à Athènes, elle tombe le 27 avril. Le roi Georges II, une partie de l'armée grecque et les troupes anglaises se replient en Crète avant de rejoindre l'Égypte. Un gouvernement collaborationniste ne tarde pas à se mettre en place à Athènes.

71. Policiers militaires allemands que la population grecque appelait les *πεταλάδες* (les fers à cheval) en raison de leurs hausse-cols en forme de fers à cheval.

72. EPON : Organisation unie de la jeunesse grecque. Cette organisation de jeunes d'obédience communiste, membre de l'EAM, est fondée le 23 février 1943.

73. Artère historique située dans la partie basse de Salonique. (La via Egnatia est à l'origine une voie romaine traversant les Balkans, construite vers 146 av. J.-C.).

74. Il s'agit de l'ancienne gare de chemin de fer de Salonique, qui se trouve dans le quartier du port. Cette gare sert uniquement aujourd'hui pour le transport de marchandises.

75. La maison de naissance de Mustapha Kemal est située dans la rue de l'apôtre Paul, derrière le consulat de Turquie de Salonique.

76. Il s'agit de la place des Tribunaux, mentionnée plus haut par le narrateur.

77. Cet épisode inspirera à Ioannou l'un de ses textes les plus célèbres : « Le lit » (*le Sarcophage*, 1971).

78. Guevgueliya (ou Gevgelija) : ville du sud-est de la République de Macédoine. Elle est traversée par le fleuve Vardar et constitue actuellement le principal point de passage entre la Grèce et la République de Skopje.

79. Niš (ou Nich) : ville de Serbie, située dans le district de Nišava.

80. Il s'agit du camp Baron-Hirsch dont le narrateur a parlé plus haut.

81. Le texte original indique que les Juifs de Grèce étaient directement envoyés dans les fours crématoires. Il s'agit d'une erreur de Ioannou : avant d'être incinérés, les Juifs étaient gazés.

82. EAM : Front grec de libération nationale. Principale organisation de résistance grecque, d'obédience communiste, fondée le 27 septembre 1941 à Athènes.

83. Sur les quelque 56 000 Juifs vivant à Salonique en 1940 moins de 2 000 survécurent. Pour des chiffres précis sur la Shoah à Salonique, voir Rena MOLHO, 2014, « La reconstruction de la communauté juive de Salonique après la Shoah » in Esther BENBASSA (dir.), *Salonique, ville juive, ville ottomane, ville grecque*, Paris : CNRS éditions, p. 118-119.

RÉSUMÉS

Salonique est la ville grecque qui a le plus souffert de la Shoah. Longtemps surnommée « la Jérusalem des Balkans », la capitale historique de la Macédoine grecque est devenue presque *judenrein* à la fin de l'Occupation. Dans l'œuvre de Georges Ioannou (1927-1985), l'un des plus grands prosateurs de la Grèce d'après-guerre, la Shoah occupe une place particulière, parce que l'auteur est hanté par les fantômes du passé. Dans les pages qui suivent, le lecteur pourra lire deux des sept textes écrits par Ioannou sur son expérience de témoin de la Shoah à Salonique.

Salonika is the Greek town that suffered the most from the Holocaust. Called "the Balkans Jerusalem" for a long time, the historical main town of Greek Macedonia is almost "judenrein" at the end of the German occupation. In the work of George Ioannou (1927-1985), one of the most important prose writer of Post-War Greece, the Holocaust has a special place because the author is haunted by ghosts from the past. In the following pages, the reader will discover two of the seven texts written by Ioannou, as witness, from his own experience of the Holocaust in Salonika.

Η Θεσσαλονίκη είναι η ελληνική πόλη η οποία περισσότερο υπέφερε από το Ολοκαύτωμα. Αυτή που ονομάστηκε η «Ιερουσαλήμ των Βαλκανίων» βρέθηκε «άνευ Ιουδαίων» στο τέλος της γερμανικής κατοχής. Στο έργο του Γιώργου Ιωάννου [1927-1985], ο οποίος υπήρξε ένας από τους πιο σημαντικούς πεζογράφους της μεταπολεμικής Ελλάδας, το Ολοκαύτωμα κατέχει μια ιδιαίτερη θέση, καθώς τα φαντάσματα του παρελθόντος στοιχειώνουν τον συγγραφέα. Στις παρακάτω σελίδες ο αναγνώστης θα διαβάσει δύο από τα επτά κείμενα τα οποία ο Ιωάννου, μάρτυρας του Ολοκαυτώματος στην Θεσσαλονίκη, έγραψε από την προσωπική του εμπειρία.

INDEX

Index géographique : Salonique

Keywords : Ioannou Georges (1927-1985), Holocaust, Salonica, Second World War, History and Literature, Greek literature

Mots-clés : Ioannou Georges (1927-1985), Ioannou Georges (1927-1985), Shoah, Shoah, guerre mondiale (1939-1945), guerre mondiale (1939-1945), histoire et littérature, histoire et littérature, littérature néo-hellénique, littérature néo-hellénique

motsclestr Ioannou Yorgos (1927-1985), Holokost, Selanik, İkinci Dünya Savaşı, Tarih ve Edebiyat, Yunan Edebiyatı

motsclesmk JOАНУ ЦОΡΙ (1927-1985), HOΛOKAYCTOT, COΛYH, BTOPATa CBETCKA BOJHA, ИCTOPIJА И ЛИTEPATYPA, ΓPЧKATa ЛИTEPATYPA

motsclesel Ιωάννου Γιώργος (1927-1985), Oλoκαύτωμα, Θεσσαλονίκη, Δεύτερος Παγκόσμιος Πόλεμος, Ιστορία και λογοτεχνία, Ελληνική λογοτεχνία

Thèmes : Histoire, Littérature grecque

Index chronologique : guerre mondiale (1939-1945)

AUTEUR

LOÏC MARCOU

Chercheur associé au CREE, Inalco, Sorbonne Paris Cité